

Dans le désert, le temps s'écoule plus lourd et irrémédiable encore qu'ailleurs et plus encore qu'ailleurs, c'est dans le désert que nos entreprises hasardeuses se transforment en destin.

La jeune femme entra dans le point de restauration 79 comme lui avait demandé de le faire son "contact". Elle commanda un milk-shake à la fraise et des beignets à la vanille. Il y avait d'autres consommateurs, on entendait que des bruits de mastications discrètes. La terrienne affectée au service qui n'avait plus rien à faire se tenait bien droite et immobile derrière son comptoir avec cette absence d'expression caractéristique des gens de cette époque. Sur les murs, la jeune femme pouvait voir des photos d'aéronefs en aluminium sur lesquels était écrit "american airlines", elle n'avait aucune idée de ce que ces mots pouvaient signifier. Elle toucha la surface de sa table qui se transforma aussi en écran. Elle lu quelques nouvelles. Il restait des nouvelles à lire dans ce monde où il ne se passait pourtant plus rien. Un homme entra par une porte qu'elle n'avait pas remarquée et avec lui une lumière dorée et fabuleuse. Dans son sillage, des milliers de particules scintillèrent dans l'air. C'était la première fois de sa vie que la jeune femme voyait de la poussière. Elle su que c'était par là qu'elle devait partir et qu'elle devait le faire maintenant.

elle marchait désormais dans un désert parsemé de cailloux, manquant de se fouler la cheville à chaque pas, elle qui ne s'était déplacée jusqu'à présent que sur des sols lisses. Une petite souris la fit sursauter et un gros insecte plein de pattes l'impressionna plus encore alors qu'elle trouva plus séduisant un serpent et ses élégantes ondulations. La nature était une chimère pour les terriens de l'an 3527 qui ne croyaient plus en son existence. Les animaux, la jeune femme ne les connaissait que par le biais de photos projetées sur des murs. Elle n'en revenait pas d'être "dehors". Elle n'avait emporté ni eau ni nourriture, pas même un vêtement pour se protéger de ce soleil qui titillait son fragile épiderme et qu'on lui avait conseillé de ne surtout pas regarder.

"Si tu sais te faire accepter, ils prendront soin de toi" lui avait dit son contact avec une telle assurance dans la voix qu'il avait fait voler en éclat ses dernières réticences. Depuis lors, les événements s'étaient enchaînés avec une fluidité un peu trop remarquable, mais, elle n'avait plus le temps de se poser de questions. Une mouche se posa sur son bras et elle sursauta. Elle cru qu'elle l'avait mordu mais il ne s'agissait que de la minuscule piqûre de ses pattes. Elle ne savait pas où aller ni même si elle devait aller quelque part. Elle se retourna, toute trace de civilisation avait disparue. Le dôme sous lequel elle avait vécu jusqu'alors lui avait pourtant semblé gigantesque. Combien de temps avait-elle marché au juste? Déjà le soleil déclinait, dans une heure tout au plus, elle serait seule, dans l'obscurité, mais elle n'avait pas peur. Elle tourna sur elle même, prit le temps de détailler le paysage, un désert faiblement vallonné, dont l'immensité lui donnait le vertige, quelques plantes épineuses et des arbustes rabougris, ça et là, des pics rocheux s'élevaient comme des icônes, leurs ombres s'allongeaient. Elle leva aussi les yeux vers un ciel d'un bleu profond comme un gouffre. Elle vit un oiseau. Lorsqu'elle était jeune, on lui avait appris que jadis des animaux capables de voler avaient existé et elle avait eu du mal à le croire. Elle voulut sauter sur place et pousser des cris de joie mais elle ne le fit pas. Elle se dirigea vers le lit asséché d'une rivière tapissé d'un sable fin et confortable qu'elle jugeait mieux adapté à sa marche. Elle poursuivit son errance. Les muscles de ses jambes, peu habitués à l'effort, la faisaient souffrir et elle aimait ça. Les terriens ne ressentaient jamais la moindre douleur durant leur

longue existence. Pas de migraines, de courbatures ou de dérangements gastriques, ils vivaient à l'abri de la maladie. Ici, la jeune reprenait possession de son corps dont elle avait nié l'existence. Ici, elle pensait pouvoir enfin devenir la femme qu'elle rêvait d'être, libre. La nuit tomba comme une heureuse surprise. Dans un réflexe un peu idiot, la jeune femme écarquilla les yeux pour essayer de voir encore. D'ordinaire, les terriens s'endormaient dans des chambres dont les lumières s'éteignaient toute seules. L'obscurité était une nouvelle découverte pour la jeune femme. Obscur, le monde extérieur lui parut plus mystérieux encore. Elle était seule et exposée dans un milieu dont elle ne savait rien et cependant, elle n'avait pas peur. Devenue aveugle, elle décida de s'allonger sur le sable qui était doux et fin comme une poudre, elle remua le popotin pour se faire une couche confortable, contempla les étoiles qui s'allumaient une à une dans un ciel d'encre. Elle allait de stupéfactions en stupéfactions. Comme l'aurait fait n'importe quel animal, elle s'enfonça de plus en plus dans le sable au fur et à mesure que le froid gagnait en intensité pour ne laisser dépasser bientôt que sa tête. Lorsqu'elle fût sur le point de s'endormir, elle avait oublié le nom de ses enfants et le visage de son mari.

Victor se tenait debout, appuyé sur son bâton, il attendait que le reste du camp se réveille. Victor se débrouillait toujours pour être le premier levé. Ce matin là, il était d'humeur maussade, il ne se souvenait pas de ses rêves. Il croyait que les esprits l'avaient encore ignoré cette nuit ou pire, qu'il était resté inattentif à leurs messages. Il manquait de concentration dans son sommeil. Il craignait de ne jamais devenir un homme sage à cause de cela. Le soleil encore invisible irisait le ciel de pourpre, de jaune et de rouge. L'appel des premiers oiseaux se mêlaient aux chants des derniers insectes nocturnes. Une demi lune et quelques étoiles faisaient encore de la résistance. Un troupeau de gazelles qui s'étaient approchées de campement et n'avaient pas remarqué sa présence, broutaient les feuilles de rares arbustes. Le cri d'un coyote les figea une seconde avant qu'elles ne s'enfuient dans un nuage de poussière. Des chauve-souris voletaient encore, une grosse chouette regagna son abri. Aux pieds de Victor, un scorpion noir et argent captura un grillon et disparu dans son trou. Victor admira sa dextérité, il y avait tant à apprendre des scorpions. Parfois, comme ce matin là, Victor trouvait ce monde trop miraculeux et sa vie trop belle pour être authentiques. Il s'en voulait d'avoir de telles pensées. Il se posait trop de questions et à cause de cela, il manquait d'inspiration dans ses rêves.

Pria, qui connaissait le penchant de Victor pour l'introspection, s'approcha dans son dos sans faire de bruit et lui claqua une tape bien sonore sur les fesses avant de se mettre à courir en riant. Victor partit après elle mais ne fit aucun effort pour la rattrapper. Pria avait de trop jolies petites fesses. Certaines filles de la tribu se taillaient des vêtements dans des peaux de bêtes ou cousaient des jupes avec des feuilles de palmier mais Pria demeurait presque toujours nue. Une nuit, elle avait rêvé de Victor. Il se tenait debout appuyé sur son bâton, comme il avait l'habitude de le faire et ses jambes étaient tellement grande qu'il pouvait voir par dessus les montagnes. Elle avait vu à travers les yeux de Victor l'étendue des paysages et la profondeur des canyons. Elle s'était vue aussi, courant dans le désert et elle avait éprouvé son plaisir à la regarder.

“Je courrai pour toi aussi longtemps que tu voudra” lui avait-elle dit alors qu'elle lui raconter son rêve.

Il fit donc semblant de la poursuivre durant vingt bonnes minutes. Pria pouvait courir des heures durant sans se fatiguer si nécessaire mais les jeunes gens avaient une importante tâche à accomplir.

“Ici, ce sera bien” dit-elle à peine essoufflée. Elle avait amené avec elle un grand panier en osier qu’elle jeta par terre, elle prit le bâton des mains de Victor et tapa avec vigueur dans les troncs et les branches des buissons qui poussaient dans le désert, on se demandait bien comment. De gros insectes, des criquets surtout, s’envolaient affolés. Victor les capturait au vol, arracher leur tête d’un coup sec et jetait leur corps dans le grand panier en osier où ils s’agitaient encore quelques minutes. Attirées par leur manège, des hirondelles venaient voler près d’eux. Victor leur lançait les têtes de criquets qu’elles se disputaient en poussant leurs petits cris hystériques. très vite, une nuée se constituait et ils fallaient qu’ils se méfient des déjections. Parfois, Victor lançait un criquet entier et les oiseaux le déchiquetaient en moins d’une seconde. Un spectacle fascinant même si Victor avait un peu de peine pour le criquet.

Célia arriva en courant elle aussi et en imitant le cri des oiseaux. Célia avait de longues jambes et de long bras, un corps de liane souple et gracieux. Elle avait aussi de longs cheveux blonds, rares chez les êtres humains, que tout le monde admirait. Elle s’était grimé le visage de rouge ainsi que les bras et le contour de ses petits seins, ce qui lui faisait deux yeux de chouette au milieu du thorax. Victor aimait bien aussi les petits seins de Célia. La nouvelle venue captura des insectes avec lui et le panier se remplissait deux fois plus vite. Lisa et Eva arrivèrent à leur tour, elle portaient quatre gros lièvres ficelés sur un bâton qu’elles tenaient chacune par un bout. Les deux chasseresses furent accueillies par des cris de joie. Célia et Pria caressèrent le pelage des animaux morts. Deux jeunes hommes rejoignirent le groupe. Ils portaient un panier rempli de graines et tout le monde les félicita pour leur travail car ramasser les graines était une tâche fastidieuse qui endolorissait le dos et les genoux. Ils avaient dû y passer des heures. Célia prit chacun de deux hommes dans ses bras pour les féliciter. La troupe ainsi réunie se mit en route. Ils empruntèrent le lit à sec d’une rivière jusqu’à une mare qui n’en finissait pas de se réduire. Il n’avait pas plu depuis des mois mais personne ne s’inquiétait car la nature ne trahissait jamais les êtres humains. Tout juste mettait-elle leur patience à rude épreuve. Là, ceux qui avaient des vêtements les ôtèrent. Ils approchèrent de la mare avec lenteur, traversant un nuage de guêpes et d’abeilles qui venaient s’y désaltérer. Ils s’enfoncèrent jusqu’aux genoux dans une eau épaisse et tiède, presque huileuse et si agréable. Ils se baignèrent et chacun prit soin de s’enduire de vase et de boue. Victor admira Célia qui se releva et pencha sa tête en arrière pour laisser l’eau chargée de vase couler le long de ses cheveux. Il avait beau y être habitué, la beauté des femmes l’étonnait toujours. En même temps qu’un soupçon de désir pointait dans son ventre, il se sentit à nouveau triste et angoissé. Il craignait que tout ce bonheur s’arrête un jour. Il n’y avait pas de raison. Une nouvelle fois, il se détesta pour avoir de noires pensées. Il se demanda si son cœur était assez grand et fort pour ce tout ce bonheur et il envia ses camarades qui batifolaient sans arrière pensée. Il eu envie de replonger son visage dans l’eau boueuse et d’en avaler des litres. Après, tous s’exposèrent au rude soleil du matin. La boue chargée de vase collée sur leur peau se transforma en une croûte salée et légèrement irritante qui se craquelait et leur donnait une allure de statues vivantes qui les amusait beaucoup. ensuite, alors que les démangeaisons devenaient à peine supportable, ils se frottèrent avec vigueur; Comme à chaque fois, Victor aida Pria à débarrasser ses petites fesses de la pellicule devenue agressive, comme à chaque fois, elle

se laissa faire. Dessous, leur peau était lisse et propre et même un peu parfumée. Les maquillages de Célia avaient disparus. Comme à chaque fois, la pâleur de sa peau surpris tout le monde et comme à chaque fois, tous admirèrent le rose de ses tétons qui se remarquait soudain avec une évidence aveuglante.

Puis, on se remit en chemin. Les hommes portèrent leur panier, les chasseresses leur gibier, seules Pria et Célia ne portaient rien. Elles marchaient devant, côte à côte, en se tenant par les hanches. Elles dodelinèrent du popotin et se mirent à chanter. Il s'agissait plus d'imitations de bruits de la nature mis en cadence, réminiscences de la fête de la veille que de chansons à proprement parlé.

Au milieu de la journée, toute la tribu se réunissait pour le repas. Ce jour là, le héros fut un dénommé Lorkan qui avait réussi à tuer une biche. Il ne se lassait pas de raconter ou plutôt de mimer comment il s'était approché si près de l'animal qu'il n'avait plus eu qu'à lui planter sa lance en plein cœur. Toutes les filles le prenaient dans leurs bras pour le féliciter et Victor en éprouva une pointe de jalousie mêlée d'admiration; Une autre fille, Sonia, avait extrait l'huile des amandes. Victor versa de l'huile sur la tête de Célia pour lui lisser les cheveux et enlever les dernières traces de poussière et de boue séchée. tout le monde aimait lisser les cheveux de Célia. Il en versa aussi sur la tête de Sonia parce qu'elle avait bien travaillé, son huile était pure et légère, il la prit dans ses bras pour la féliciter et aussi parce qu'elle sentait bon l'amande. Les membres de la tribu se respectaient mais tout le monde s'accordait à reconnaître que Sonia n'était pas une aussi jolie fille que les autres. Un embonpoint conséquent l'empêchait de participer aux chasses ou aux longues marches dans le désert. Néanmoins, elle ne dormait jamais seule, il se trouva toujours un brave pour partager sa couche afin qu'elle ne se sentit pas délaissée.

Donc on mangea de la biche, des lièvres et des criquets grillés, des galettes à la farine d'amande, des fruits et des baies. L'après midi la chaleur devenait insupportable. Certains se réfugiaient à l'intérieur de huttes en terre, d'autres se contentaient de l'ombre des rochers, tous sombraient dans la torpeur. Dans un ciel devenu blanc, un soleil énorme rendait absurde l'idée même de pluie. Lorkan offrit la peau de sa biche à Célia qui se coucha dessus à ses côtés, voyant cela, Victor se sentit à nouveau déprimé. Il espérait faire un somme rempli de rêve mais il demeura assis et gratta la terre avec son bâton. "Il y a trop de mots dans ta tête" lui dit Pria, elle avait raison. La chaleur faisait vibrer la plaine aride et des colonnes de poussière s'élevaient dans l'air. Victor se laissa bercer par la somnolence ambiante mais il ne dormit pas.

En fin de journée le ciel redevenait bleu et le désert orange. Il fallait aller chercher de l'eau et Victor se portait toujours volontaire, charrier vingt litres d'eau sur chacune de ses épaules ne lui faisait pas peur, il aimait souffrir surtout pour le bien d'une tribu dont il ne se sentait pas un membre à part entière par moment, à cause de la noirceur de ses pensées. Victor avait peur de l'avenir par exemple. A son heureuse surprise, une femme prénommée Coralia se proposa de l'accompagner. Coralia était une femme très belle, moins jeune que Pria et Célia et qui excellait dans la pratique de l'amour mais elle ne distribuait ses faveurs qu'avec parcimonie. Ses courtisans devaient cultiver l'art de la patience. Elle exaspérait leur désir, préférant dormir seule et se faire l'amour à elle même.

La source était une cascade qui perlait entre la pierre par miracle. Depuis des semaines, elle n'était qu'un mince filet. Lorsqu'ils arrivèrent, Coralie se débarrassa de son pagne en feuille de palmier et se rafraîchit de longue minute sous l'eau pure. Elle s'assura que Victor la regardait. Son corps était moins ferme que ceux de Pria ou Célia. Peut-être était-ce une

tentative de séduction, la promesse d'une future nuit ensemble, peut-être était-ce une récompense pour la seule nuit qu'ils avaient passé ensemble et durant laquelle Victor s'était montré fort empressé et malhabile. Il en gardait un souvenir ébloui et qui remontait à la surface de son esprit alors qu'il contemplait la nudité de Coralie. Les émotions cachées peuvent renaître à n'importe quel moment, il existe une permanence sous jacente, les souvenirs s'infiltrèrent à travers les strates de la mémoire comme la pluie dans la terre pour ressurgir longtemps après et purifiées de la même façon. La vérité d'un instant ne se perçoit qu'à travers le filtre de la nostalgie, voilà la leçon qu'enseignait Coralie à Victor, sans prononcer une seule parole.

Ensuite, alors que les outres se remplissaient lentement, ils admirèrent une guêpe maçonnerie qui récoltait de la boue pour construire son nid. C'était en regardant les guêpes maçonnes que les êtres humains avaient appris à construire des huttes en terre. "Il y a tant à apprendre de la nature et de la beauté des femmes..." songea Victor.

Le soir, on faisait un feu avec le bois sec et parfumé des cades. Il dégageait une fumée bleue et stupéfiante que les êtres humains inhalaient à plein poumon. Aussitôt, ils oubliaient la fatigue du jour, leurs pieds et leurs épaules douloureuses. Deux ou trois d'entre eux se mettaient à taper sur un tronc creux avec des bâtons de tailles différents, d'abord sur un rythme assez lent. Ce soir là, ce fut Lorkan, le héros du jour, qui entra le premier dans la danse. Il fit le tour du feu en une succession de petits pas trépidants agrémentés de sauts. Victor se montra le plus empressé à le suivre car il voulait s'inspirer de l'exemple du jeune chasseur. On rajouta du bois, le feu crépitait et jetait des gerbes d'étincelles. Le rythme des percussionnistes allait en augmentant, presque toute la tribu dansait, les corps transpiraient, ils luisaient, reflétant l'éclat du feu, ils devenaient eux-mêmes des flammes. Victor laissa son esprit s'effondrer dans les strates de ses souvenirs. Il commença par son escapade à la source avec Coralie qu'il chercha du regard sans la trouver. La pudeur n'existait pas chez les êtres humains mais il se considéra comme privilégié de l'avoir vu nue ce jour là. Il dansa de plus belle, tournant sur lui-même sans plus suivre personne, il se revit un jour que la rivière coulait encore, il se baignait avec Pria et Célia. Il les avait prise par la taille, il les avait embrassé l'une après l'autre, c'était la première fois qu'il embrassait des filles, était-ce il y a si longtemps?

A cause de la musique toujours plus rapide et du feu, la nuit devenait aussi brûlante que le jour. Victor tournait de plus en plus vite et creusait son ivresse. Il se revit un autre jour, il marchait dans un étroit canyon dont les parois étaient couvertes de pétroglyphes qui racontaient des chasses et des fêtes fabuleuses. Ils parlaient des ancêtres et racontaient des légendes, des crocodiles nageaient dans une rivière que ne cessait jamais de couler. Victor n'avait jamais vu de crocodiles, il pensait qu'ils étaient le fruit de l'imagination trop fertile des inventeurs de légendes. Enfin il tomba et ses membres s'agitèrent sans qu'il puisse les contrôler, un phénomène courant durant les transe aussi personne ne s'alarma. Il vit Célia qui dansait au dessus de lui. Il se souvint de ce jour où elle et lui furent pourchassés par un lion du désert. Leur premier réflexe avait été de courir mais bien sûr, ils n'avaient aucune chance. Lorsque Victor avait senti le souffle rauque du fauve trop près dans son dos, il s'était retourné et lui avait asséné un coup de bâton sur la gueule. L'animal, surpris, s'était enfui si piteusement que Victor avait eu pitié de lui. Ce jour là, il avait été le héros mais peut-être ne s'agissait-il que d'un rêve.

Arriva le moment critique où les batteurs, emportés par leur frénésie, perdaient le sens du rythme, ils frappaient le tronc avec hystérie et sans plus aucune coordination, brisant parfois

leur instrument. la fête perdait alors toute forme d'organisation, chacun dansant dans son coin, parfois, souvent, pris de convulsions, d'hallucinations, roulant des yeux, ouvrant d'affreuses bouches et exhibant des langues de reptiles. tout n'était plus que fièvre et esprits. Victor se revit encore une fois dans le désert, les filles caressaient des fauves soudain dociles, Lorkan qui avait une tête de lion et Célia une tête de biche faisaient l'amour contre un rocher. Puis, il se vit tel que Pria l'avait décrit dans son rêve, avec de longues jambes, il courait, parcourant des distances fabuleuses et il plus il courait et plus ses jambes s'allongeaient. bientôt, il vit cette rivière qui coulait sans cesse, il vit les crocodiles.

Poursuivant sa chevauchée, il découvrit des montagnes dont les sommets étaient couverts de neige, une substance dont il ignorait l'existence et qu'il trouva froide, délicieuse et désaltérante. Plus loin encore, il arriva à cette mer d'où s'évaporaient les nuages qui donnaient les pluies si attendues, il plongea la tête dedans, regarda dans les yeux les requins et les baleines. Ses jambes s'allongeaient encore, il courait sur l'eau, il courait sur les nuages, il fit le tour de la lune en trois enjambées, retomba sur terre, un autre continent, d'autres déserts, d'autres chasseurs, d'autres femmes. Il vit que le monde était vaste, sans fin. Il se réveilla avant que le jour se lève. Du feu ne restait que des cendres d'où s'échappaient de pâles fumerolles. Pria et Célia dormaient à ses côtés, il ne se souvenait plus à laquelle il avait fait l'amour. Comme à son habitude, il se leva, prit son bâton et se tint bien droit en attendant le levé du soleil. Il remercia les esprits de l'avoir si bien inspiré et de lui permettre de se souvenir de son rêve. Lorsque le soleil apparut enfin, il ouvrit les bras et poussa un cri aussi rageur qu'était grande sa libération. Il appartenait à ce monde sans plus aucune réticence, ce matin là, ce fût lui qui stupéfia les gazelles.

l'après midi même un orage éclata. La terre se mit à bouillonner, la première pluie s'évapora au moment même où elle touchait le sol et la vapeur charria des odeurs de miel, de fruits et de gras, de toutes les richesses que la terre retenait sous sa croûte aride. Puis il y eut un déluge, puis, il y eut des ruisseaux et même des rivières tourbillonnantes que personne ne se souvenait avoir vu couler. Puis les fleurs apparurent et avec elles les papillons, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, qui s'élevaient en nuées et dont les battements d'ailes suggéraient les applaudissements feutrés d'une foule minuscule et ravie. Tout le monde partit dans le désert, on chargea Sonia sur une solide chaise portée par quatre braves pour qu'elle puisse profiter du spectacle. Dans le désert, Célia se mit à danser au milieu des papillons. Victor trouva que c'était la plus belle chose qu'il ait jamais vue et il se jura de non seulement graver cet instant dans sa mémoire mais aussi dans la pierre. Il trouvait que Célia avait un côté légendaire et qu'elle méritait de figurer sur un pétroglyphe. Il se souvenait que quelqu'un lui avait dit qu'un être humain qui devait avoir cent ans ou plus et qui vivait seul au fond d'un canyon, pourrait lui enseigner l'art de graver la pierre.

Quelques jours plus tard, il s'aventura dans la vallée des signes et des écritures, le cœur gonflé d'espoirs. sur les apics rocheux, ils pouvaient voir des scènes de chasse fabuleuses, des fêtes et des danseurs et des personnages réduits à l'état de symbole avec des têtes énormes et des yeux exorbités. Les millions d'êtres humains qui l'avaient précédé lui adressaient des regards fixes. Si leurs corps avaient disparus, leurs esprits demeuraient gravés dans la pierre, dans le sable et l'air chaud du désert, dans les hallucinations qu'ils provoquaient, dans le cri du coyote et le hullement de la chouette. Les hommes et la nature finissaient par se confondre, dans le désert, les êtres humains ne marchaient jamais seuls. La vallée devenait un canyon toujours plus étroit et plus profond si bien qu'il ne vit bientôt plus le ciel. Il entendait un bruit de pierre que l'on frappe qui le rassura. Puis, il aperçut une

leur stable et électrique et se retrouva dans une pièce carrée où l'attendaient quatre terriens en habit de terrien et il ne fût pas surpris plus cela. Il ressentit une raideur dans la nuque et sombra dans un profond sommeil.

"ne laissez que le strict minimum" avait ordonné le conseil des douze sages, "nous n'avons pas envie qu'ils se remettent à écrire des poèmes."

Quelques heures plus tard, il réveillait Vincent 3047. Il embrassa la femme qu'on lui avait choisie comme épouse sur la joue, une seule fois, la manifestation d'affection la plus osée qu'un terrien pouvait se permettre.

'comment était ton stage?" lui demanda-t-elle

"très bien..."

lorsqu'ils étaient absents, les terriens faisaient un stage, de quoi? personne ne s'en souciait.

L'an 3527

Les humains de l'an 3527 étaient treize milliards et ils vivaient sous un dôme dont ils ignoraient les dimensions exactes mais disons que dès lors qu'ils sortaient de leur petit appartement, ils se retrouvaient dans ce que nous pourrions comparer à un centre commercial un jour de grande affluence mais sans le stress ni le brouhaha.

Sous le dôme, tout allait toujours bien et dans le calme.

Lorsque la jeune femme se réveilla, le soleil était déjà haut et brûlant mais elle en était protégée par une peau de bête qu'on avait tendue sur quatre bout de bois une demi mètre au dessus d'elle. Elle roula sur elle même, une drôle d'acrobatie pour une terrienne, se leva, un peu affolée, regarda autour d'elle, ne vit personne. Tout de même, elle se sentait épiée. Il y avait des traces de pas autour de sa couche. Elle trouva aussi une assiette grossière en terre cuite avec quatres galettes et une pomme dessus. Son coeur battait trop fort, il lui fallu une bonne minute pour se remémorer les évènements de la veille et comprendre ce qu'elle faisait là.

Elle ne pensait pas que quelque chose de mauvais pouvait lui arriver. Les terriens n'envisageaient jamais le mal. Elle retrouva sa sérénité assez vite de fait. Elle contempla cette affreuse chose qui lui avait servi de parasol. Elle ne crut pas un seul instant qu'il pouvait s'agir de la peau d'un véritable animal, pas de cette taille. Elle caressa le poil, le renifla aussi, trouva l'odeur presque agréable. Elle ne portait que ses vêtements de terrienne, un polo sans manche sur lequel était écrit son nom "Elodie 5054", un pantalon léger et des ballerines. rien qui ne la protégeait vraiment de la morsure du soleil. Puis, elle réalisa qu'elle avait faim, elle envisagea alors l'assiette. Elle prit la pomme qu'elle trouva lourde et dure comme une pierre. Par le passé, elle avait mangé des aliments en forme de fruits mais elle tenait une vraie pomme pour la première fois. Elle la lécha, ne lui trouva aucun goût, elle la mordilla une fois, deux fois, dix fois, de plus en plus fort, parvint à l'entamer, ne lui trouva toujours aucun goût, finit par arracher un morceau dans lequel elle croqua avec gourmandise. Le jus acidulé explosa dans sa bouche, elle faillit s'étouffer, fit un début de panique, préféra en rire. Elle croqua un deuxième morceau, elle ne trouvait pas cela bon mais si rafraîchissant. Elle essaya ensuite les galettes, plus dans ses compétences, elles avaient un goût salée et délicieux mais les deux mélangés, pomme plus galette, l'amènèrent à une sorte de nirvana gastronomique.

Nirvana était un mot que les terriens ne connaissaient pas. Le plaisir était rare dans leur vie. Elodie fut déroutée par sa réaction et elle aima ça, elle était sortie du dôme pour découvrir de nouvelles sensations. après sa collation, elle se sentit rassérénée, fortifiée de l'intérieur. Les traces de pas autour d'elle étaient celles de pieds nus. Elle portait ses ballerines depuis plus de vingt quatre heures et lorsqu'elle les ôta, l'odeur et l'aspect de ses pieds l'horrièrent. Elle fit un autre début de panique, préféra une nouvelle fois en rire; Le sable chaud absorba sa crasse et sa sueur en un instant. Elle compara son empreinte à celles laissées par ses visiteurs nocturnes en fait, il n'y avait qu'une seule sorte d'empreintes, grande, masculine sans doute; Un homme était donc venu rôder autour d'elle cette nuit, c'était inquiétant, il lui avait construit un abri pour la protéger du soleil, c'était sympathique et elle s'attarda plutôt sur cette dernière impression. Une nouvelle fois, elle regarda autour d'elle. Elle détacha la peau de bête de ses piquets et la jeta sur ses épaules qui commençaient à cuire, côté poils sur sa peau. Elle fit quelques pas pieds nus, se ravisa mais lorsqu'elle se retourna, ses chaussures étaient déjà trop loin et elle n'eut pas envie de revenir en arrière.

Elle marcha un bon moment puis elle se trouva confrontée à une problématique à laquelle elle n'avait réfléchi. Il fallait qu'elle fasse pipi. Jusqu'à présent, elle n'avait utilisé que des toilettes sophistiquées, insonorisées, climatisées désodorisées. Elle ne se voyait pas les fesses à l'air, à la vue de n'importe qui même s'il n'y avait personne. Tout de même, elle pensait que quelqu'un l'observait en permanence. Elle se retint aussi longtemps qu'elle le put, c'est à dire dix minutes tout au plus. Elle chercha un endroit discret, n'en trouva pas, se sentit humiliée mais lorsque l'affaire fut terminée, elle fut satisfaite d'avoir remportée une petite victoire. Depuis le début de cette histoire, elle ne faisait que remporter des petites victoires.

Elle poursuivit sa marche, sur la berge de la rivière qui semblait ne plus avoir coulé depuis des lustres, elle remarqua un buisson épineux dont l'aspect horrible la fascina. La moitié de ses branches étaient mortes et elles se dispersaient dans l'espace sans harmonie. elle s'approche, toucha le bois dur, un peu de résine colla sur ses doigts, elle les respira, fut surprise, plus par ses aptitudes à sentir des odeurs que par l'odeur elle-même. Elle lécha le bout de ses doigts. L'âpreté de la résine irrita sa langue et elle cracha. Un réflexe incroyable pour une terrienne, début de panique? même pas, elle s'en amusa de suite. Elle se sentit sauvage, un adjectif dont elle connaissait le sens mais pas les implications, sauvage et libre. elle recula, admira le végétal et son diphormisme encore quelques minutes. Déjà la nuit tombait.

Comme la veille, elle se fit un lit confortable dans le sable et se drapa dans sa peau de bête. Elle contempla les étoiles qui s'éclairaient les unes après les autres. Le jour et la nuit, les terrien ne les distinguaient même plus l'un de l'autre. Il lui semblait que tout le cosmos validait sa démarche.

Elle se demanda si son visiteur du soir viendrait la voir. Elle ne s'inquiétait pas du tout de ses intentions. avant de s'endormir, elle se remémora un incident. Un soir, alors qu'ils se trouvaient dans leur petit appartement, son mari vint se blottir derrière et lui caressa les seins durant une minutes ou deux, puis, tous deux furent victime d'une crise de panique, ils eurent le souffle coupé comme s'ils faisaient une crise d'asthme; Ils passèrent les jours suivants à éviter de se regarder. Plus tard, alors qu'elle prenait un lait fraise dans un point de restauration, elle s'approcha d'une autre terrienne, une certaine Sophie 7044.



“Bonjour Sophie 7044” lui dit-elle, tous les terriens avaient leur nom écrit sur leur polo, leurs prises de contact s’en trouvaient facilitées.

“bonjour Elodie 5054”

Elodie lui raconta l’histoire avec son mari.

“Il nous est arrivé la même chose” répondit l’autre. Puis elles eurent du mal à respirer, elles s’éloignèrent l’une de l’autre et firent comme si elles ne s’étaient jamais parlé.

Parfois, un terrien cherchait son souffle et les gens alentour se préoccupaient de son état; ‘ça va ça va’ la personne en question s’empressait de rassurer tout le monde et chacun reprenait son train-train. tous savaient que l’esprit de cet homme ou de cette femme avait été traversé par une légère pensée érotique. Ils leur arrivait la même chose lorsqu’ils s’angoissaient à l’idée de mourir un jour.

Le lendemain, Elodie ne se réveilla pas à proprement parlé, elle émergea de son rêve comme s’il la propulsait dans le réel. Elle fut presque déçue par la nature et son harmonie alors que des insectes géants et plein de pattes, tous d’une laideur fascinante, venaient de traverser son sommeil. D’ordinaire, les terriens ne rêvaient jamais.

Elle trouva une amphore plantée dans le sable, cette nuit encore, on était venu lui faire un cadeau. A vrai dire, elle trouva rassurant d’avoir des traces de vie après deux jours de solitude. Il n’y avait ni plantes ni animaux sous le dôme, les terriens ignoraient d’où provenait la nourriture qu’ils consommaient et ils ne cherchaient pas à le savoir. L’amphore contenait un lait un peu sucré, un vrai lait bien gras qu’elle bu jusqu’à la dernière goutte. durant ses cours d’histoire, alors qu’elle était encore enfant, on lui avait appris qu’à l’origine, le lait était produit par des animaux, les mammifères et elle avait eu du mal à le croire. Les grossesses des terriennes ne provoquaient aucune montée de lait. Les accouchements se faisaient tous par césarienne. Dès leur naissance, les enfants étaient regroupés dans des nurseries.

Comme tous les couples, Elodie et son mari avaient fait deux enfants, un garçon et une fille qui s’appelaient: “Elodie 5055”. Elle ne les connaissait pas, il lui était difficile de mesurer l’attachement qu’elle leur portait car elle ne se faisait aucun soucis pour eux. rien de fâcheux ne pouvait survenir au sein du dôme. Il lui suffisait de taper leur nom sur la table d’un point de restauration quelconque pour voir une photo et prendre de leurs nouvelles. Elle l’avait fait parfois, ils étaient des terriens comme les autres. Il n’y avait que des gens comme les autres sous le dôme, ça simplifiait les choses.

Après avoir bu son lait, elle se trouva rassérénée, toute sa tuyauterie interne gargouilla de contentement et elle se sentit prête à affronter une nouvelle journée. Ne pas savoir de quoi sa journée serait faite faisait parti des défis qu’Elodie souhaitait relever. Sous le dôme tout se déroulait selon un schéma établi d’une redoutable prévisibilité. D’instinct, elle se frotta le cou avec un peu de sable et sa peau devint douce et propre. Elle portait les mêmes vêtements depuis trois jours, ils étaient collants et sentaient mauvais. Elle avait envie d’une bonne douche, elle frotta son ventre avec du sable et trouva le résultat plus satisfaisant encore, elle frotta un peu plus haut et un peu plus haut encore, elle ôta son polo sans même s’en rendre compte. Les terriennes ne portaient pas de soutien-gorge parce que leur poitrine n’était que symbolique. Le tout petit soleil du matin dardait des rayons paresseux qui titillaient quand même sa peau trop blanche. Elle décida de leur résister. D’ordinaire, les terriens étaient très pudiques mais était-elle une terrienne encore. Comme la veille, elle examina les traces de pas autour d’elle, comme la veille, un seul jeu d’empreintes, un pied plus grand que le sien, celui d’un homme? Comme ils se ressemblaient trop du point de vue du caractère, les terriens n’étaient pas curieux les uns des autres. On avait dit à Elodie:

“veux-tu épouser Julien 3087?” et elle avait dit oui, lui ou un autre cela ne faisait pas de différences.

Elle devait le reconnaître, sans l'aide précieuse qu'elle avait reçu, son expédition aurait pu tourner au désastre. Elle se demandait qui était cet homme qui se souciait d'elle. Elle souhaitait avec ardeur que ce fut un homme et en faisant cette constatation, elle réalisa qu'elle était à moitié nue et un frisson courra tout au long de sa colonne vertébrale qui n'avait rien à voir avec l'air frais du matin.

Elle ne trouva pas cela désagréable, elle se sentit à nouveau observée, ne trouva pas cela désagréable non plus, néanmoins, elle jeta sa pelisse sur ses épaules. Elle regarda autour d'elle mais ne reconnut pas vraiment le paysage. Elle avait décidé de tout faire à l'instinct et son instinct lui dictait de suivre les traces de pas. Une légende, que lui avait raconté son “contact” disait que de nombreuses années auparavant, un groupe de terriens s'étaient enfui du dôme pour vivre dans cette nature dont on avait tenté de leur cacher l'existence. Elle devait rencontrer cet homme et apprendre de lui comment devenir un “être humain”. Elle marcha dans le lit de la rivière, vu d'autres plantes biscornue et d'autres animaux. A sa vue, un serpent disparu dans le sable, un spectacle étonnant. Elle marchait pied nus sur un sable qui abritait des serpents et ne s'en inquiétait pas outre mesure. Elle marcha ainsi pendant des heures peut-être, elle n'avait aucun moyen de la savoir. Un effort inhabituel qui fit souffrir les muscles de ses jambes et elle aimait ça, elle aimait son corps et la façon dont il réagissait aux tortures auxquelles elle le soumettait. Elle se sentait pleine d'espoirs, excitée, heureuse, à un moment, elle se mit à courir, juste pour savoir l'effet que cela faisait. Elle dû rapidement reprendre son souffle. Elle transpirait, elle lécha la transpiration salée sur son bras, aucun terrien n'aurait fait une telle chose, sous le dôme on ne transpirait jamais de toutes façons. Elle se libérait d'une gangue.

Puis, elle perçut une agitation plus loin dans l'air, curieuse, elle pressa le pas. Elle entendit bientôt un bourdonnement qui gagnait en volume au fur et à mesure qu'elle approchait. Elle distingua d'abord ce qu'elle prit pour une projection de grosses particules qui sortaient du sol. Intriguée, elle s'approcha un peu plus, parvenue à une vingtaine de mètres environ, elle s'arrêta net et fit preuve de prudence pour la première fois de son aventure. Elle contemplait une nuée d'insectes qui venaient se désaltérer aux abords d'une mare boueuse. Elle se souvenait du contact désagréable de la petite mouche son bras. Elle se contracta, serra la peau de bête autour de ses épaules. Elle ne pouvait plus détacher son regard de toute cette vie frénétique, hasardeuse et qui se dispersait en consommant une énergie formidable. Sous le dôme tout était toujours si feutré. Des oiseaux prenaient part à la cohue. Elodie mit du temps à comprendre qu'ils volaient au milieu des insectes pour en gober au passage. Elle assistait à un acte de prédation et elle en fut choquée. elle réalisa la radicalité de sa démarche. Elle évoluait dans un univers dont elle ignorait les codes. La vie, la survie, la mort et la peur. Il lui fallait un coeur d'acier et une âme immense et forte. L'âme des terriens se ratatinait à force de négligence à l'intérieur du dôme. Elle était partie à cause de cela mais bien sur, il n'existait aucune étape transitoire, aucun apprentissage possible. Il fallait se jeter dans la gueule du loup. Pour Elodie, cette gueule avait la forme d'une nuée d'insectes. Les animaux la frôlaient, vaquaient à leurs occupations au risque de se faire dévorer. Ils n'avaient pas le choix ni elle non plus.

désormais, elle était un être vivant parmi d'autres dans une nature intransigeante et virulente. Elle choisit de s'asseoir, d'attendre que le hasard décide pour elle, que la situation se décante d'elle même, un peu désemparée. La nuée était tellement dense qu'elle lui

brouillait le paysage derrière, elle ne lui prêtait guère d'attention, obnubilée qu'elle était par les déplacements éruptifs des insectes et de leurs prédateurs.

Elle finit par l'apercevoir pourtant, la silhouette de l'homme. Il se trouvait quelques dizaines de mètres après la nuée. Il se tenait de profil avec une immobilité remarquable, il semblait ne pas l'avoir remarquée. Il était grand, élancé, il se tenait de profil, appuyé sur un bâton et sa peau sombre le rendait aussi discret qu'une ombre. De ce qu'elle pouvait en apercevoir, Elodie le trouva d'une beauté remarquable et son cœur se mit à battre plus fort. Elle voulait le voir de plus près et cette envie effaça toutes ces craintes. Elle n'entendait plus le bourdonnement des insectes. Elle envisagea de faire un signe, voire de lancer un appel mais bien sûr, il n'était pas dans la nature d'une terrienne de prendre une quelconque initiative. Une autre appréhension, plus excitante, lui noua les tripes, elle constata avec fierté qu'elle possédait des tripes. Puis l'homme tourna la tête et la fixa durant d'interminables secondes. Elodie cru qu'elle allait se sentir mal, à part de brèves suffocations, les terriens ne se sentaient jamais mal. Elle perdait le contrôle, ce n'était pas le moment de paniquer, alors, elle choisit de soutenir ce regard de toutes ses forces. Elle grelottait, elle transpirait, elle avait conscience qu'elle ne portait plus de vêtements sous sa pelisse. Cet homme qu'il la regardait, elle, au milieu de ce désert c'était la première fois que quelqu'un remarquait sa présence. Il la tenait à sa merci, elle ne trouva pas cela désagréable. Il lui lançait peut-être un défi, il avait sans doute aussi peur qu'elle, il était traversé du même trouble, il se posait à son sujet autant de questions qu'elle à propos du sien. La tension de cet instant décisif aurait séché sur place n'importe quel terrien de l'an 3527 mais Elodie ne s'en sortait pas si mal. Elle voulait se montrer à la hauteur. Son cerveau entraînait en ébullition, à un moment, elle se demanda si un lien secret ne les unissaient pas déjà et si ce lien ne l'avait pas poussée à sortir du dôme, pour le retrouver. D'ordinaire, les terriens n'avaient aucune imagination. Puis, l'homme tourna la tête, traversa le lit de la rivière et remonta sur la berge opposée avec agilité. Elodie se leva, ses jambes ankylosées lui arrachèrent un rictus de douleur, elle gravit aussi la berge mais à quatre pattes et le temps qu'elle parvienne au sommet, l'homme n'était plus qu'une silhouette se diluant à l'horizon. L'immensité du paysage lui donnait le tournis, ça et là, des rochers, certains massifs comme des bornes, d'autres frêles comme des chandelles, interrompaient la monotonie de la plaine. Elodie avait le souffle court, elle voulait ouvrir les bras, elle voulait dire merci. Elle venait de vivre le plus beau jour de sa vie, une expression qu'une terrienne n'aurait jamais eu l'idée d'employer. En fait, elle n'aurait trouvé aucun mot capable de décrire sa joie.

Elle n'était pas là pour se raconter des histoires de toutes façons.

De l'autre côté de la rivière, des falaises creusées de canyons dont on ne voyait pas le fond, barraient l'horizon. La nature baignait dans la lumière dorée d'un jour qui se termine, les nuances gagnaient en intensité, le sable devenait violet ou rose, dans un ciel qui se refroidissait, le rouge et l'or prenait le pas sur le bleu, même le noir des ombres qui s'allongeaient devenait une couleur. Vivant dans un environnement artificiel, les terriens ne possédaient aucun sens du réel ou de la beauté. Sous le dôme, il y avait des bassins où des poissons, qui n'étaient que des robots, effectuaient toujours les mêmes ronds dans l'eau. Là bas, tout n'était qu'illusion.

Elle avait cru percevoir que cet homme était nu, ce qui n'avait compté pour rien dans son trouble.

Elle fit deux ou trois pas dans le désert, failli écraser un scorpion, le sol plus ingrat heurtait la voûte de ses pieds. La nuit tombait vite, elle ne se voyait pas s'aventurer seule dans cette

nature capable de l'avaler toute crue. Elle envisagea à nouveau le lit de la rivière, sa zone de confort. Elle contourna la nuée d'insectes qui se clairsemait. Des chauves-souris, au vol plus heurté, venaient participer à la curée. Elle chercha l'endroit où se tenait cet homme, elle chercha les traces de ses pas mais il faisait déjà trop sombre. Elle avait envie de lui. Envie était un mot qu'elle connaissait mais elle ne l'avait jamais employé parce que comme terrienne, elle n'avait jamais manqué de rien, du moins l'avait-elle cru jusqu'alors.

Elle n'aurait pas su trouver les mots pour décrire son manque et son désir.

Puis arriva ce moment qu'elle aimait tant où elle s'affalait dans ce sable doux et magique qui absorbait la sueur et rendait la peau propre et lisse. Son pantalon de terrienne était dans un état déplorable, déchiré de toute part et dégageant des odeurs bizarres même pour une terrienne. Il faisait noir, le moment était propice pour s'en défaire et prendre un étrange bain sec. Elle frotta ses jambes avec le sable que l'homme avait peut-être foulé quelques minutes auparavant. Une agréable sensation parcouru son corps encore une fois. Peu sollicités sous le dôme, les sens des terriens s'en trouvaient débilisés. Ici, Elodie prenait possession de son corps, elle n'eut guère le temps de profiter de son petit plaisir cependant, toutes ces émotions l'avaient épuisée et elle sombra dans le sommeil.

Niveau de stress minimal.

Le conseil des douze sages contemplaient des voyants verts. Treize milliards de terriens et autant de voyants verts. Cela faisait plaisir, surtout après la crise que le dôme avait traversé. Le conseil n'eut à réprimer aucune pointe d'autosatisfaction cependant, il se contentait de ronronner et de faire quelques calculs de confirmation.

Elle fut réveillée le lendemain de bonne heure par des éclats de voix et des rires. Deux jeunes filles pataugeaient dans la mare et la boue les recouvrait entièrement. Le premier réflexe d'Elodie fut de s'emmitoufler dans sa pelisse, le seul vêtement qui lui restait.

Remarquant sa présence, les jeunes filles lui sourirent, les terriens ne souriaient jamais.

"Viens" lui dit lui d'entre elles. Elodie s'approcha, mis un pied dans la boue glacée et fit un pas en arrière. Les deux femmes éclatèrent de rire puis reprirent leurs ablutions joyeuses sans plus lui prêter attention. Au bout d'un moment, elles remontèrent sur la berge, Elodie ne les quittait pas du regard ce qui ne les affectait pas du tout. Elles laissèrent le soleil les sécher puis elles se frottèrent l'une l'autre selon le rituel en vigueur. Elles riaient toujours.

Elodie alla à leur rencontre. Elles empoignèrent, chacune par un bout, un bâton posé au sol qu'elle n'avait pas remarqué et auquel étaient pendus trois animaux morts, poilus et sanguinolents. Une vision qui heurta Elodie qui fit un nouveau pas en arrière.

"Viens" dit à nouveau l'une des jeune fille et elles s'engagèrent dans le désert sans attendre de réponse. Leurs petits pas précipités faisaient dodeliner leurs fesses. La nudité semblait être la norme parmi les êtres humains et Elodie pressenti qu'il allait s'agir là d'une étape difficile à franchir. Elle fut tentée de les suivre mais une nouvelle fois la voûte de ses pied s'avéra trop tendre pour le sol rêche du désert et puis, elle avait quand même bien envie de faire l'expérience du bain de boue glacée, maintenant qu'elle était seule. Aussi

redescendit-elle dans la rivière sèche, elle regarda autour d'elle, trois fois, se défit de sa "robe", une nouvelle fois, elle se crue observée, elle décida de passer outre ce léger dérangement, tout de même, elle mit ses mains devant sa poitrine. Elle chercha son souffle, fit un pas dans la boue, un deuxième et au troisième, elle glissa et s'étala de tout son long, la tête la première dans le borbier. Elle failli boire la tasse, elle toussa, cracha, son nez la

faisait souffrir mais surtout, elle éclata de rire. Puis elle se baigna, plongeant la tête dans une eau lourde et opaque. Elle rêva que l'homme venait la rejoindre, elle se demanda si un jour, ils prendraient ce bain ensemble et combien ce serait agréable. Puis le froid la saisit et elle alla se mettre au soleil comme elle avait vu les jeunes femmes le faire. La petite croûte urticante se forma très vite et Elodie se gratta avec une frénésie un peu inquiète d'autant que certaines parties de son corps lui étaient peu accessibles. Elle ne paniquait plus cependant. Après quoi, non seulement elle était propre mais tout son organisme et son esprit étaient chargés d'une énergie conquérante. Cela tombait bien, elle avait faim. "Il" ne lui avait rien apporté ce matin, "il" estimait sans doute qu'elle devait désormais se débrouiller seule, qu'elle devait faire ses preuves.

Alors donc, Elodie jeta sa pelisse sur ses épaules et fit ses premiers pas prudents dans le désert. D'abord, elle avisa un scarabée noir et luisant, très beau mais qui l'impressionna trop. Elle trouva le courage de prendre entre ses doigts une chenille jaune. Le tout premier organisme vivant qu'elle tenait dans sa main, l'effet était bizarre. La consistance spongieuse de l'animal devait le rendre facile à mastiquer. Comme tous les terriens, Elodie n'avait jamais fait l'expérience d'une intoxication alimentaire, malgré sa faim, elle n'était quand même pas prête à croquer dans la première chenille venue aussi le reposa-t-elle sur sa branche. Elle goûta la feuille d'un arbuste mais une amertume assécha sa bouche aussitôt, à tout hasard, elle suçà même un caillou. La chaleur se faisait plus mordante, elle ne se découragea pas, elle réalisa soudain qu'elle déambulait en pleine nature, nue sous une peau de bête, alors que trois jours auparavant elle était encore une terrienne confinée dans une société où dominait la haute technologie et la prévoyance. Le processus de transformation s'était déroulé avec une fluidité remarquable, elle faillit s'en alarmer mais elle n'eut pas l'opportunité d'approfondir sa réflexion. Elle remarqua un nouveau groupe de jeunes femmes qui s'affairaient autour d'autres buissons.

Lorsqu'elle s'approcha, les femmes vinrent à sa rencontre, elle posèrent à tour de rôle leurs mains sur ses épaules et la regardèrent droit dans les yeux en lui souriant. "Le regard semble avoir une grande importance parmi les êtres humains" songea Elodie qui faisait de gros efforts pour ne pas détourner le sien. Puis les femmes reprirent leur activité. Elles cueillaient des graines qu'elles jetaient dans de grands paniers en osier. Elodie les regarda faire, puis, elle prit une graine, croqua dedans, elle avait une texture farineuse et pas vraiment de goût mais, Elodie avait si faim qu'elle la trouva délicieuse. Elle se rappela qu'elle devait se faire accepter alors, elle commença à ramasser des graines et à les jeter dans les paniers. Les femmes la regardèrent en riant. Elodie travaillait avec ardeur mais, d'une seule main et de l'autre, elle tenait fermée sur sa poitrine sa peau de bête.

Les paniers furent vite pleins et les buissons dépouillés. Les cueilleuses posèrent les paniers sur leur tête, chacune le sien. "Viens" dit l'une d'entre elles à Elodie et elles partirent à la queue leu leu. La terrienne leur emboîta le pas, les femmes qui étaient une dizaine, se mirent à vocaliser en rythme et Elodie tomba sous le charme de leurs voix. Personne ne chantait sous le dôme, on y entendait jamais la moindre musique. L'enthousiasme d'Elodie fut de courte durée hélas, les femmes marchaient en cadence, bien trop vite pour ses faibles aptitudes et elle les vit s'éloigner et avec elles les précieuses graines. Ses forces déclinaient, le désespoir faillit l'accabler, mais alors qu'elles n'étaient plus que des silhouettes vacillantes dans l'air chaud, la dernière de la file se retourna et l'attendit. Elle lui prit la main lorsqu' Elodie arriva enfin à sa hauteur. Elle lui laissa aussi la partie confortable du sentier, marchant sans peine dans le sable mou et les cailloux.

Vivants à treize milliards sous une cloche, constamment cernés par une foule docile, les terriens ne se rendaient pas compte à quel point ils menaient des existences solitaires. Son accompagnatrice se remit à chanter mais sur un rythme plus lent, mieux adapté à ses capacités. Elodie s'accrocha à la main de cette inconnue dont l'apparence la fascinait. D'abord, elle avait de long cheveux noirs et soyeux. Sous le dôme, rien ne distinguait vraiment les hommes des femmes. Sa peau aussi était sombre, cuivrée avec des reflets, on l'imaginait aisément d'une grande douceur. Son attitude était fière, presque arrogante, elle marchait le buste en avant et la tête bien droite parce qu'elle portait un panier sur le sommet de son crâne, sa poitrine somptueuse qu'Elodie jalousait déjà, respirait en toute liberté. Une plume pendait à son oreille trouée qui effrayait un peu Elodie et une couronne de feuilles ceinturait son bassin, mettant en évidence ses formes au lieu de les masquer. Elle était la femme qu'Elodie souhaitait devenir, une vraie fille du désert.

Elles arrivèrent bientôt à l'ombre d'un imposant monolithe. Plusieurs femmes les accueillirent avec des cris joyeux. Elodie remarqua d'abord les petites huttes en terre séchée puis les foyers d'où s'échappaient des fumerolles. Sous le dôme, les terriens pratiquaient parfois des exercices anti-incendie qui consistaient surtout à des manoeuvres d'évacuation, la lutte contre le feu étant assurée par des systèmes automatiques mais, bien sûr, rien ne brûlait jamais sous le dôme. Elodie voyait des flammes pour la première fois. Un petit chien vint aboyer entre ses jambes et lui lécha les mollets, elle poussa un cri d'effroi et tout le monde éclata de rire. Des poules lui firent moins peur, elle les trouva même un peu ridicule avec leur démarche grotesque. Il n'y avait que des femmes, elles venaient à tour de rôle devant Elodie et posaient leurs mains sur ses épaules, elle la regardaient et lui souriaient. "Donne" dit l'une d'entre-elles en tirant sur la peau de bête. Elodie n'osa pas lui résister et elle se retrouva toute nue et paralysée mais personne ne remarqua la différence. La femme s'engouffra dans une hutte et en ressortit quelques minutes après. Elle enveloppa Elodie avec la peau, la passant au dessus des seins et sous les aisselles, puis, elle fit passer trois lanières dans des trous qu'elle venait de faire dans le cuir et fit trois noeuds bien serrés sur le côté. La nouvelle venue se retrouva drapée dans une robe du plus bel effet. "joli" dit la femme.

Puis des hommes arrivèrent et Elodie se crispa un peu. Ils apportaient eux aussi des victuailles, animaux morts et fruits. Ils furent aussi accueillis par des cris joyeux, les femmes sautèrent sur place et levèrent les bras au ciel.

Lorsqu'ils la découvrirent, les hommes adoptèrent vis à vis d'Elodie les mêmes comportements que les femmes, ils posèrent leurs mains sur ses épaules et lui sourirent. Elodie, qui ne savait pas encore sourire, esquissa quelques rictus maladroits. Tous ces pénis qui pendouillaient en toute liberté la déroutèrent bien un peu, mais, elle commençait à avoir l'habitude d'être surprise.

L'excitation monta d'un cran, tout le monde s'affairait, on relança les feux, là on pilait les graines, ici, on dépeçait les animaux. Les chiens et les poules se disputaient les abats qu'on leur lançait. Il y eut du sang, de la joie, une certaine forme de virulence à laquelle Elodie dû se confronter. De l'eau se mit à bouillir, des odeurs sensationnelles tournaient dans l'air. Un homme tout noir s'approcha d'Elodie, ouvrit un gros fruit jaune en deux et lui tendit une part. "Mange" lui dit-il en croquant dans l'autre moitié pour la mettre à l'aise et elle mangea. La chair et le jus du fruit explosèrent dans sa bouche, étanchant sa faim comme sa soif. Elle avait oublié qu'elle avait faim et soif. L'homme la regardait avec un air ravi. "bon!" finit-elle par déclarer et ils éclatèrent de rire. Les têtes des animaux dépecés avaient de grands yeux

sans paupières qui leurs donnaient une expression de stupéfaction. Elle aima se faire peur en les regardant de près, les organes, la vie de l'intérieur la fascinait. Rien ne la laissait indifférente de toutes façons.

Puis on mangea, Elodie apprécia la viande cuite avec les herbes et les galettes et les fruits et les criquets grillés et salés. Elle n'avait plus faim et elle mangeait encore, juste pour le plaisir. Le plaisir, encore une notion très abstraite pour une terrienne. Elle bu aussi, une drôle de boisson avec des bulles. Quelqu'un lâcha un rôl intempestif et tout le monde éclata de rire. A la fin du repas, la jeune fille qui avait attendu Elodie lui versa de l'huile parfumée sur la tête. Elle lui lissa les cheveux et massa ses épaules. Elodie ne fut pas à l'aise. Vivants confinés, les terriens s'arrangeaient cependant pour ne jamais se toucher, ils ignoraient leur corps et celui des autres. Ici, le corps tenait une place prépondérante, les être humains s'enlaçaient, se tenaient par la main, Elodie vu une fille qui en embrassait une autre sur la bouche. Toute cette tendresse semblait être un langage non verbal qu'Elodie devait apprendre à décoder. Elle se demanda ce qu'il se passerait si elle embrassait une fille. Elle éclaterait sans doute de rire, ils riaient tout le temps de toutes façons. Elle ne trouva pas le massage désagréable quand même. Après le repas, la chaleur devint insupportables et chacun alla s'allonger, qui à l'ombre du monolithe, qui dans la fraîcheur des huttes, qui encore sous des peaux de bête tendues sur quatre piquets de bois, abris économiques comme celui construit pour Elodie le premier matin. La terrienne ne su où se mettre, elle tourna en rond, sa tête pesait des tonnes et son ventre fournissait un effort douloureux pour venir à bout de toute la nourriture qu'elle venait d'ingurgiter. Elle faillit se laisser tomber sur place, une nouvelle fois, son amie vint la prendre par la main. Elle l'invita sous sa hutte où Elodie fut surprise par la fraîcheur. De nouvelles peaux de bêtes tapissaient le sol. Les deux femmes s'allongèrent côte à côte et se trouvèrent confortables. Se désignant du doigt l'être humaine dit: "Sonia". "Elodie 5054" répondit Elodie dans un vieux réflexe de terrienne et Sonia éclata de rire "Lydia!" rétorqua-t-elle et elle rit de nouveau car le ventre d'Elodie-Lydia n'arrêtait pas d'émettre des bruits bizarres.

Sonia s'endormit. La nouvelle Lydia laissa ses yeux s'habituer à la pénombre de la hutte puis elle contempla une nouvelle fois le corps de son amie en admirant les parfaites proportions.

Une vraie femme du désert, à la fois délicate et pleine de vigueur, elle la jaloua quelque peu, se trouvant chétive sous sa peau de chèvre. Mais, le plus exaltant était de se retrouver plongée dans l'intimité d'une aussi belle personne. Sous le dôme, avec son mari, elle ne partageait qu'une vague promiscuité. Ils dormaient dans le même lit, se disaient bonsoir en fuyant le regard de l'autre; Ils sombraient dans un sommeil inutile car il n'avait aucune fatigue à réparer, se levaient comme ils s'étaient couchés, n'ayant rien appris sur eux même, sans la moindre réminiscence d'un songe qui aurait pu colorer leur journée.

Le lendemain, ils se disaient bonjour sans se regarder plus que la veille.

Lydia finit par dormir, épuisée par trop de découvertes et de nourriture, elle se blottit contre le corps de Sonia sans même s'en apercevoir.

Sonia la réveilla en fin d'après-midi et Lydia cru émerger du tréfond des ténèbres. Elle fut heureuse de constater que tout était réel, les gens, les animaux et le désert ainsi que l'homme qu'elle avait vu la veille et dont la beauté l'avait foudroyée mais d'une telle façon qu'elle ne s'en rendait compte que 24 heures après. Son coeur comme son système digestif devait apprendre à assimiler une matière consistante. Des mécanismes internes trop longtemps restés inertes se mettaient en branle. Ici, tout était plus grand, plus fort, pour elle,

ces trois derniers jours avaient été une succession de rituels et de transformations positives, une sorte de mise à niveau et ce n'était pas fini; En sortant de la hutte, elle le chercha à nouveau du regard, ne le vit pas, fut un peu triste puis heureuse d'être triste; Elle vit dans ce paradoxe une nouvelle expansion.

'Viens" dit Sonia, elle portait deux outres vides en bandoulière. Elles repartirent dans le désert. Sonia se remit à chanter, elle tenait sa tête bien droite, derrière elle, Lydia regardait ses pieds et emboitait le pas de celle qui demeurerait à jamais son aînée dans ce monde. Elles s'engagèrent dans un canyon où coulait un ruisseau si fin qu'il disparaissait sous les herbes. Elles entendaient des grenouilles coasser mais sans les voir, ce que regretta Lydia toujours curieuse. Elles arrivèrent près d'une mare que creusait une fine cascade qui perlait à travers la roche comme par miracle. Sonia se débarrassa de sa jupe symbolique et se précipita sous la cascade. Lorsque l'eau la heurta, elle poussa un cri de contentement et leva les bras au ciel. Elle se retourna vers Lydia et lui cria "viens!" encore une fois. Face aux attermoissements de cette dernière, elle vint à sa rencontre, le corps ruisselant et défit un à un les noeuds qui tenait la robe de Lydia qui tomba au sol. Les seins des deux femmes se frôlèrent, Lydia n'opposa aucune résistance. Elle entra dans la mare avec circonspection, les terriens ne savaient pas nager, il n'y avait pas de piscines sous le dôme, trop de risques. Bientôt, l'eau lui arriva à mi-cuisse, assez pour l'impressionner, de minuscules poissons venaient tourner autour de ses mollets qu'elle voyait tout déformés. L'eau était froide et mordante, elle ne se sentait pas à l'aise mais elle faisait confiance à Sonia qui se tenait derrière elle. Elle ferma les yeux, focalisa son attention sur le minuscule tumulte de la cascade qui grandissait cependant au fur et à mesure qu'elle approchait. Elle considéra son geste comme une intronisation, une sorte de baptême, encore que les terriens ne connaissaient plus ce mot.

Les terriens ne fêtaient jamais rien, ni mariage ni anniversaire, pas de cérémonie funèbres non plus, aucune célébration de quelque nature qu'elle fût; Pas de religion, l'angoisse avait été éradiquée, ils n'avaient aucune raison de vouloir échapper à leurs conditions par une quelconque élévation spirituelle ou ce genre de chose. La finalité de leurs cours d'histoire étaient de leur apprendre que les temps obscurs étaient terminés. Ils vivaient entassés à treize milliards sous un dôme parce que la nature avait été détruite, une tragédie épouvantable qui marquait justement la fin des temps obscurs.

La cascade faisait une quarantaine de centimètres de large et tombait d'une hauteur de trois mètres. Elle faisait désormais un bruit formidable du moins pour les tendres oreilles de Lydia. Elle poussa un cri et leva les bras le ciel lorsque l'eau se déversa enfin sur son crâne, mais, plus par mimétisme, pour faire "être humaine" en quelque sorte, que parce qu'elle était réellement surprise. L'eau n'était pas si froide, cette douche lui faisait du bien, elle ferma les yeux, se lissa les cheveux, exposa son visage au martèlement de l'eau, s'abandonna à son bien être, oublia Sonia. A un moment, elle crut qu'elle était libre parce qu'elle ne savait pas de quoi demain serait fait et que cette incertitude représentait aussi une forme d'expansion. Elle se dit aussi qu'elle partagerait bien ses réflexions avec sa nouvelle amie mais leurs conversations se limitaient à des mots d'une seule syllabe. Les êtres humains savaient se faire comprendre sans se répandre dans un verbiage inutile.

Elle faisait face à la paroi, elle avait posé ses mains sur la roche couverte de mousse, exposant de fait ses fesses au regard d'autrui, elle se croyait seule avec Sonia.

Soudain, elle entendit cet échange caractéristique de mots brefs. Elle se retourna et fut pétrifiée. L'homme se tenait devant elle, au bord de la mare, droit, les jambes un peu



écartées, les pieds un peu ouverts, stable et solide comme un roc. Il assumait sa nudité avec un brin d'arrogance. Il portait en équilibre sur sa nuque et ses épaules, un long bâton qui ployait sous le poids de deux outres attachées à chaque extrémité. Il avait enroulé ses bras autour de ce bâton, déployant ainsi une musculature ligneuse sur laquelle venait se plaquer une peau parfaite et d'un brun chaleureux. Dans l'ensemble, il avait une allure mythologique et semblait avoir été taillé par un sculpteur de génie. A vrai dire, Lydia se souciait peu de sa morphologie. Les êtres humains avaient toujours l'air ravis mais le visage de cet homme n'exprimait rien qu'une vague indifférence. Il la fixait avec de grands yeux sombres, il la toisait presque, un regard qu'elle ne pourrait jamais oublier.

C'était bien là le problème.

Elle se sentait pénétrée par ce regard, elle aimait ça, elle avait honte d'aimer ça, elle aimait avoir honte d'aimer ça.

La honte était un sentiment inconnu des terriens et toutes découvertes contenaient sa part d'excitation.

Tout se passait si vite, elle avait oublié l'eau qui se déversait sur sa tête, elle avait croisé ses mains devant ses parties intimes mais sans conviction..

Elle aurait pu demeurer ainsi durant des heures mais l'homme fit volte face et disparu dans les ombres du canyons. Lydia faillit tomber à la renverse, elle se précipita hors de la mare et poussa son premier vrai cri d'être humaine, le premier qui voulait dire quelque chose. Puis elle se ravisa, remit sa robe de fortune et fit elle même les noeuds. un exploit pour une terrienne.

Les femmes se remirent en route, elles portaient leur charge comme des sacs à dos. L'eau fraîche ballottait sur ses reins et alourdissait le pas de Lydia, rendant sa marche plus pénible encore, mais, elle voulait se donner du mal pour le service de la communauté. Devant, Sonia avançait et chantait sur un rythme assez lent, c'était une fille bienveillante. Comme son système digestif et son coeur, l'esprit de Lydia commençait à turbiner et bien sur, ses pensées tournaient autour de cet homme, elle pensait au moment où elle avait découvert les traces de son pas, puis quand elle avait aperçu sa silhouette et enfin cet instant où leur regard s'était croisés, c'était ses premiers souvenirs.

Une chouette hulula. Sonia s'arrêta net; "Ecoute" dit elle "La chouette" et elle demeura un moment interdite. Lydia se demanda ce qui pouvait toucher à ce point Sonia, rien d'autre sans doute que la poésie de l'instant. Sous le dôme, le temps s'écoulait lisse et sans mystère. Les terriens n'avaient jamais la moindre idée de leur âge.

En arrivant au village de huttes, Lydia fut encore plus impressionnée par les feux qui brillaient dans la nuit et projetaient des ombres mouvantes et gigantesques sur le monolithe. A nouveau, elle chercha l'homme mais ne le vit pas, elle ne reconnaissait personne à vrai dire car les terriens avaient peint leur visage et leur corps et ils portaient des coiffes de plumes. Quelque chose se préparait. On lui fit boire une boisson chaude avec des herbes qui lui fit oublier ses courbatures. Les terriens allumèrent un nouveau feu beaucoup plus grand; Certains commencèrent à taper sur des troncs creux avec des bâtons, d'autres soufflaient dans des petits instruments en os. Ceux qui avaient peint leurs corps tournaient maintenant autour de feu, en faisant, en accord avec la musique, des petits sauts sur eux-mêmes et d'emblée, la coordination des danseurs séduisit Lydia. La lumière instable des flammes, les corps grimés dont la danse brouillait les contours plus encore et leur

donnait un aspect spectral ainsi que le drôle de breuvage qu'on lui avait fait boire, invitaient Lydia à l'abandon, elle qui avait gardé ses sens en alerte trois jours durant ou presque. Puis le rythme et le volume de la musique prirent de l'ampleur et la danse des êtres humains se fit plus énergique. Ils soulevaient un nuage de poussière qui rendait la scène plus fantastique encore. Comme des animaux qui sortent de leur terrier à la nuit tombée, les esprits ou les âmes, appelez cela comme vous voulez, prenaient possession des corps bientôt débordés par une ivresse presque brutale.

Lydia, assise un peu à l'écart, sentait le sol vibrer sous ses fesses. Emportée par la transe, le fête perdit sa belle harmonie, certains roulaient par terre, d'autres marchaient pieds nus dans les braises, ça et là des couples se formaient et s'aimaient sans complexe. Les terriens étaient très pudiques mais ils ignoraient la pornographie et Lydia se demandait à quoi elle assistait au juste. Avait-elle le droit de regarder, avait-elle le droit seulement d'être là. Quelle attitude devrait-elle adopter si un homme venait la solliciter, dans la société des êtres humains, les femmes prenaient les initiatives amoureuses mais Lydia ne le savait pas encore et si cet homme venait la solliciter? Sous la cascade, elle s'était sentie prise et possédée, sa libido se réveillait comme le reste et exigeait sa part de découverte.

Il ne se montrait pas.

Elle se mit à trembler puis à pleurer, une réaction physiologique inconnue des terriens qui, elle dû le reconnaître, lui fit du bien, du moins jusqu'à ce que son nez se mette à couler.

Respirant un air parfait, les terriens ne se mouchaient jamais.

Elle volait de victoires en victoires depuis le début de cette aventure mais chaque nouvelle étape lui semblait toujours plus difficile à franchir. L'idée, affreuse, qu'elle puisse regretter le dôme lui effleura l'esprit, puis Sonia se coucha près d'elle. Elle venait de faire l'amour et son corps exhalait des odeurs animales. On entendait des soupirs et des râles. Lydia avait quitté le dôme à la recherche de la vérité et d'une confrontation avec le réel, elle était servie. Elle passa son doigt sur la peau trempée de Sonia, étala un soupçon de sueur dans son propre cou, dans l'espoir de partager sa langueur, elle même déroutée par la bizarrerie de son geste, puis, accablée de fatigue, elle s'effondra dans le sommeil.

Puis elle rêva, le désert autour d'elle brûlait et pourtant il faisait très noir, des animaux géants sortaient du sable, elle n'en percevait que les ombres gigantesques et menaçantes. Elle se réveilla en sursaut, le jour se levait à peine, son âme, son imaginaire ou appelez cela comme vous voulez,, comme tout le reste, se mettait en branle et alors elle fût heureuse malgré que son rêve l'avait effrayée.

Lydia endura un autre moment un peu pénible lorsqu'elle accompagna un groupe de jeunes gens qui allait faire ses ablutions boueuses et qu'elle resta sur le côté, engoncées dans sa peau de chèvre parce qu'elle n'osa pas se déshabiller devant les garçons. La suite de la matinée l'amusa beaucoup plus. Ils l'initièrent à la chasse aux criquets. Passé le moment répugnant où elle prit pour la première fois ce gros insecte pleins de pattes entre ses doigts, elle se montra une habile chasseresse. On lui expliqua aussi comment enlever la tête des criquets en tournant et tirant d'un coup sec. Dans les paniers, les corps sans têtes des criquets continuaient de s'agiter durant plusieurs minutes. Dans la nature, la vie et la mort se cotoyaient comme des cousines. En fouillant dans les branches épineuses, Lydia se coupa le doigt et elle vu son sang pour la première fois. L'air sec du désert sécha sa plaie en trois secondes, laissant une croûte minuscule, premier stigmaté de sa bravoure. Sur le chemin du retour, ils lui firent porter un panier sur sa tête et elle dut se tenir bien droite. Les filles de devant chantèrent sur un rythme soutenu, Lydia dodelina des fesses et alla un bon train.

A un moment il lui sembla qu'elle était heureuse.

Puis il y eut le repas, festif, elle avala des dizaines de petites fraises sauvages. Ce désert recelait trop de trésors mais elle ne se posait plus aucune question. Elle faisait confiance aux êtres humains et à leur connaissance du milieu. Elle avait tant à apprendre, sa soif de découvertes augmentait tout autant que son appétit. Puis il y eut la sieste, nécessaire, elle dormit à l'ombre du monolithe avec le groupe du matin, elle confondait tous les prénoms, chaque fois qu'elle se trompait, ils éclataient de rire. Ces gens sentaient merveilleusement bon et leur peau luisait, ils s'aimaient et aimaient se le montrer par des gestes tendres et sans équivoque, il émanait de leur personne une sensualité naturelle, ils n'avaient rien à cacher de leur beauté.

Puis il y eut le réveil, fantastique, Lydia émergeait d'un rêve sans doute éblouissant mais qu'elle oublia sitôt ses yeux ouverts. Ce bel homme se tenait devant elle, tout en carrure et musculature sèche. "Viens" lui dit-il en lui tendant la main et il la souleva comme si elle ne pesait rien. Leurs corps furent si près l'un de l'autre et leurs yeux aussi. Les terriens ne se regardaient jamais, cet homme avait de si grands yeux sombres et Lydia soutenait son regard dans un affrontement qu'elle espérait perdu d'avance. Mais avec un aplomb dont elle ne se serait pas cru capable. Chaque expérience révélait un nouvel aspect de sa personne, en rejetant un autre dans l'ombre mais peu importait. Il la tenait par la main, il ne la lâchait plus, il l'amena dans le désert. Il ne portait pas de vêtements et il la tenait par la main.

La robe de Lydia comprimait sa poitrine.

Ils marchèrent un bon moment, il ne chantait pas, ne disait rien. Il portait sur son dos un curieux attelage en forme de V ouvert vers le haut et constitué de rondins de bois liés par des lanières en cuir. Ils arrivèrent à un endroit insolite, une sorte de clairière ou des rochers de formes douces arrondies comme des vagues perçaient un sable ocre et fin. Ici, les arbres poussaient plus nombreux mais tout aussi squelettiques, dardant des branches pauvres en feuilles quand elles n'étaient pas mortes.

L'homme tira sur une branche qui se cassa en émettant un bruit sec et sans échos, il en cassa une autre et autre encore, de grosses branches qui semblaient assez solides pour pouvoir rester en place jusqu'à la fin des temps et qui cependant se brisaient comme des brindilles sous l'effet de sa force. Lydia tira sur une branche et rien ne se passa, elle se pendit à une autre, pourtant frêle, et rien ne se passa. Elle s'attendait à ce que son compagnon éclata de rire mais non, il la regardait avec cette indifférence, peut-être un brin de bienveillance. Il la regardait et elle se sentait belle. Les êtres humains étaient très différents des terriens et lui était encore différent des autres humains.

"prend" dit-il en tendant à Lydia une branche tombée au sol et elle comprit qu'elle devait faire un tas de petit bois.

Ils travaillèrent quelques minutes à peine, l'homme avait planté son support dans le sable et il entassait les branches qui débordaient aussi bien sur les côtés que sur le dessus et Lydia se demanda comment il allait pouvoir soulever une telle charge. Avant d'avoir sa réponse, elle entendit le mot qu'elle préférait: "viens" et il l'entraîna derrière un rocher où poussaient des plantes grasses qui faisaient de petites fleurs jaunes. Il creusa le sable et un peu d'eau perla comme par miracle. Il en recueillit un peu au fond de ses mains et lui tendit. Elle bu toute l'eau en prenant ses mains dans les siennes comme si elle tenait une coupelle jusqu'à ce que ses lèvres touchent sa peau. Après quoi, il défit un à un les nœuds de sa robe qui tomba au sol. Elle n'opposa aucune résistance; Il prit ses seins dans le creux de ses mains, des seins qui avaient doublé de volume et il les soupesa et en estima la texture

comme s'il s'agissait de fruits, puis, il laissa ses mains glisser le long de ses hanches. Malgré qu'elle avait eu deux enfants, Lydia était une sorte de vierge, ignorante et curieuse des choses de l'amour. Elle se sentit prise dans un piège délicieux, prête à succomber. C'était le moment et le partenaire idéal. Il se montrait presque intimidé. "Beau" dit-il et il recula de trois pas. "Markus!" prononça-t-il encore en se désignant. Drôle de nom de viking pour un homme du désert mais Lydia ignorait tout des vikings.

Puis il la regarda encore et elle devina qu'il réprima une pointe d'admiration. En matière de relations humaines, les terriens n'y entendaient rien, mais l'intuition de Lydia lui disait qu'entre eux quelque chose de différent se produisait et un soupçon d'orgueil gonfla sa poitrine un peu plus. L'intuition et l'orgueil, encore des nouveautés.

Puis, il lui fit comprendre qu'il était temps de rentrer. Il fallait ramener le bois pour le feu, pour la fête, pour l'amour.

Alors, il s'agenouilla, passa les sangles autour de ses épaules et souleva sa charge monumentale sans même émettre un gémissement. Tous ses muscles se bandèrent et furent sur le point de passer à travers sa peau. Une fois debout, il ressembla à un colosse, à une montagne, tout en puissance contrôlée et virilité explosive et Lydia ne cacha pas son admiration en restant bouche bée. Elle lui arracha presque un sourire.

Masqué, inexistant, sous le dôme, le corps s'exposait dans la nature. la beauté physique, la force musculaire, l'habileté manuelle, se vautrer dans la boue, sentir des odeurs de graisses et de miel, attrapper des insectes à mains nues, se toucher et se voir, ici, la vie ne vous laissait aucun répit. Ils se mirent en route, il lui laissa la partie confortable du sentier. Le pied lourd de Markus s'enfonçait dans le sol, laissant cette empreinte caractéristique qu'elle reconnaîtrait entre toutes. S'il lui prenait l'envie de partir seul dans le désert, elle pourrait le suivre à la trace. Elle voulait soulager ses reins, masser ses épaules, lui donner à boire, prendre soin de cette merveille de la nature mais il allait son chemin sans se plaindre. Elle avait oublié de remettre sa robe de peau.

Elle n'avait pas osé regarder mais la veille, elle avait tout de même remarqué que les couples qui faisaient l'amour et les danseurs qui étaient tombés en transe, étaient agités par des convulsions similaires.

Le soir, Markus et Sonia peignirent le corps de Lydia, ils tracèrent de larges bandes horizontales et blanches depuis son front jusqu'à ses orteils et cernèrent ses yeux de noir. Ils posèrent une couronne de plumes sur sa tête. Lydia tourna sur elle-même et Sonia poussa un cri de joie, les autres filles aux alentours aussi. Puis on alluma le feu, on bu cette étrange boisson chaude, on jeta dans les flammes ces herbes qui, en brûlant, dégageaient une odeur enivrante.

Enfin, les êtres humains plus Lydia formèrent un grand cercle autour du feu en se tenant par la main. Ils procédèrent à un rituel, trois pas en arrière en se prosternant, trois pas en avant en levant les bras au ciel. Ils poussaient des "ha" et "hu" dont la signification échappait à Lydia mais, l'effet de chœur la prenait aux tripes. A qui s'adressaient-ils au juste? à la terre, au ciel, à eux-mêmes, à tout ça à la fois?

Lydia se sentait bien, elle perdit Markus de vue. La danse commença, comme souvent les nouveaux venus, Lydia en faisait un peu trop, ses gestes manquaient de coordination et elle sautait à contre temps.

Le présent immuable et sans consistance dans lequel ils vivaient réduisait les capacités de concentration des terriens. Lydia avait du mal à s'immerger dans l'instant. Elle se donnait du mal mais les vibrations de la cérémonie glissaient sur elle sans la pénétrer vraiment. Un

rythme plus soutenu lui convenait davantage cependant. A nouveau les êtres humains poussèrent des cris, à nouveau, l'effet de chœur, la masse des voix qui s'élevait dans l'air la saisit. Elle voulut crier aussi mais la peur de détonner la retint. Elle balança sa tête en cadence, repensa à sa journée, comment elle avait attrapé des criquets, porté du bois, comme elle s'était fait peloter derrière un rocher, elle était si ravie d'avoir, en fin de compte, quelque chose à offrir à cet homme. Une chouette journée assurément.

Puis, était-ce l'effet de la danse, de la drôle de boisson qu'on lui faisait boire, son esprit s'envola, plus exactement, elle en perdit le contrôle. Elle faillit tomber dans les flammes, on la rattrapa, on l'allongea un peu à l'écart parmi ceux qui rêvaient déjà.

Elle se vit femme libellule, un insecte qu'elle n'avait vu, elle volait très haut dans le ciel. elle eu la vision, stupéfiante pour une terrienne, du dôme vu de l'extérieur, cette cage, cet étouffoir. Elle vit les milliards de terriens agglutinés, tournant en rond comme autant de fourmis désœuvrées, elle eu pour eux une tristesse immense et pour elle une joie exaltée. Puis elle se réveilla, déçue que son rêve se termine si vite. Le jour commençait à poindre, autour d'elle des femmes et des hommes toujours enlacés, couples flasques et épuisés, dormaient en respirant à l'unisson. Elle se demanda si Markus avait fait l'amour avec une autre et une pointe de jalousie empoisonnée traversa sa poitrine. Mais, elle vit sa silhouette approcher et elle cru qu'elle rêvait encore. Il avançait, droit comme i, solide comme un rock, obscurcissant peu à peu l'horizon, effaçant les splendeurs du désert et les lumières du jour naissant. Il y avait dans sa beauté quelque chose de agaçant. Elle resta allongée, il vint près d'elle et elle se laissa admirer encore fois, elle voulait l'agacer aussi un peu. Enfin, elle lui tendit la main et ce matin là, ce fut elle qui prononça le mot magique: "viens"

Ils s'aimèrent pour le première fois.

Le plaisir fut sublime quoique pas tout à fait inconnu pour Lydia qui se remémora de vagues moments de fulgurance qu'elle avait connu avec son mari terrien. elle n'avait pas complètement coupé les ponts avec le dôme et de fait, elle ne parvint pas à se livrer tout à fait, mais, ce n'était que la première fois.

Après quoi, il s'endormit sur elle, si lourd, si présent. Elle lui caressa le dos, à un moment, il lui sembla que cet homme lui appartenait.

Une fois, sous le dôme, une femme leva les bras en l'air et poussa des cris joyeux, sans raison, ensuite, elle faillit mourir étouffée. Tous les terriens alentour s'inquiétèrent de son état et comme à chaque fois, tout rentra assez vite dans l'ordre. Un voyant passa à l'orange avant de revenir au vert. En haut lieu, on fit de nouveaux calculs en intégrant cette nouvelle donnée mais on considéra cet incident comme mineur.

Le premier matin après leur première étreinte, Markus amena Lydia dans le désert. Il tailla une lance rudimentaire dans un long bout de bois et envisagea de lui apprendre à s'en servir. Lors de sa première tentative, le projectile s'écrasa à quelques centimètres de ses pieds et Lydia éclata de rire. Markus resta impassible, il riait rarement il faut dire. Ici, elle était dans la nature et si les êtres humains se montraient solidaires, mieux valait savoir se débrouiller seul, on ne savait jamais. Markus considérait cet apprentissage comme important et Lydia prenait Markus au sérieux. alors elle s'appliqua. Il n'arrêtait pas de la toucher, de positionner sa tête, ses bras, son bassin pour un lancer efficace. Jour après jour, leurs étreintes et leurs entraînements se répétaient, elle fit de rapides progrès. Ils passaient tout leur temps ensemble, les couples n'existaient pas vraiment parmi les êtres humains. Parfois,

Lydia se laissera aimer par d'autres mais ce ne sera jamais pareil. Même si elle aimera faire plaisir à l'homme qui lui avait offert un fruit. Ses amants occasionnels riaient tout le temps durant leurs ébats et ils manifestaient leur contentement avec un peu trop d'emphase. Markus l'aimait avec un brin de solennité, soucieux du plaisir de sa partenaire, il lui laissa le temps de s'épanouir.

Dans ce désert la vie était si facile que le plaisir demeurait à fleur de peau ceci dit. Ils préféraient se retrouver un peu à part ou le matin de bonne heure quand tout le monde dormait. Elle ne se lassait pas de sa façon de la regarder et d'attendre son assentiment. Elle appréciait le côté austère de son comportement amoureux.

après quelques séances, Lydia fut capable de projeter sa lance trente mètres devant elle et d'atteindre à chaque fois la cible symbolique que Markus lui désignait.

A chaque réussite, Lydia levait les bras en l'air et hurlait de joie. Lui demeurait impassible, parfois, elle croyait voir dans ses yeux sombres une étincelle, l'effet de son imagination sans doute. Pour les êtres humains, la vie était une fête permanente mais, Markus ne se contentait pas des festins et des bains de boue. Elle le devinait travaillé par des questions intérieures. Elle était presque sûre que, comme elle, il était un terrien échappé du dôme. Ils ne formaient pas un vrai couple, plutôt deux âmes solitaires en quête de vérité. Ils s'aimaient mais sans avoir besoin l'un de l'autre et puis, tout s'était produit si vite entre eux, un peu comme si on avait soufflé sur les braises d'un feu pas tout à fait mort. Il y avait cette empreinte, cette certitude qu'elle pourrait le perdre et le retrouver sans peine, que tout, entre eux, était une histoire d'oubli et de retrouvailles. Elle le portait dans son cœur avant même de l'avoir vu, c'était l'impression qu'elle avait, une impression très forte.

Elle avait bronzé, elle s'était musclée, ses seins s'épanouissaient sans vergogne. Avec Markus, elle courait aussi souvent que possible. Une fois, il la perdit dans un dédale de rochers. Il lui tourna autour, la traqua comme une biche mais elle voyait ses traces, elle devinait ses intentions. Ce fut elle qui le surprit; elle lui sauta au cou, enrroula ses jambes autour de ses hanches, elle chercha son sexe mais il fit comprendre qu'ils devaient préserver leur désir et elle le vénéra pour cela. Une autre fois, il versa de l'huile parfumée sur son corps. Il massa ses épaules, ses reins, tout le long de ses jambes, la voûte de ses pieds et chacun de ses petits orteils. A la fin, le corps de Lydia n'était plus qu'une indolence ouatée. N'importe quel terrien se serait satisfait de cette vie de rêve mais elle en voulait plus encore. Ils traversèrent la vallée des écritures. Elle vit une belle gravure d'une jeune fille dansant au milieu des papillons et tous ces personnages symboliques. Elle se promit qu'un jour, Markus et elle seraient sur ses parois. Ils avaient un côté légendaire, ils étaient à l'origine de bouleversements profonds, c'était son intuition.

Dans sa poitrine battait un cœur de pionnière.

Une autre fois, après avoir couru dans le désert, Markus lécha deux petites gouttes de sang qui perlaient sur les mollets de Lydia écorchés par quelques épines. Chacune de ses attentions avait une portée symbolique.

Les terriens n'utilisaient pas les mots: "prophète ou prophétie" et les êtres humains pas plus. Lydia ne vivait parmi eux que depuis quelques semaines et elle commençait à trouver leur société tout aussi figée que celle du dôme. Exaltante certes par bien des aspects, en son for intérieur, elle reconnaissait être touchée par les incantations et les danses et faire l'amour en plein air procurait des satisfactions libératrices. Néanmoins, la petite impulsion qui l'avait poussé à s'extraire du dôme ne s'éteignait pas. Mais où devait-elle aller désormais. Elle regardait son Markus, elle se disait que sans doute, à un moment de cette histoire, elle

devrait lui faire de la peine, voire du mal et elle l'aimait plus encore. Mais, il accepterait peut-être de la suivre jusqu'au bout, jusqu'aux frontières de la mort et alors tout serait merveilleux.

“Aux frontières de la mort” était une expression insensée pour une terrienne, le terme “frontière” n'avait pas vraiment de sens pour des gens qui ignoraient les limites du monde dans lequel ils vivaient.

Sous le dôme, les terriens ne mouraient pas, ils disparaissaient dans un sommeil paisible, une euthanasie bien maîtrisée. Pas d'obsèques, pas de pleurs, aucun bouleversement de quelques natures que ce fut. Dans les incrustations des tables translucides on pouvait lire que Virginie 5089 ou Paul 3047 n'étaient plus présents en ce monde et que l'escalator du niveau 16, espace 636, serait arrêté le lendemain de 16h44 à 17h39 pour inspection.

Personne ne cherchait à savoir ce que devenaient les corps des terriens disparus.

Dans le désert, Lydia pouvait penser à la mort sans risquer la suffocation. Un matin, elle relevait les pièges et le sang des animaux imprégnait le sable. Les animaux et les plantes venaient de la terre et ils y retournaient, c'était aussi simple que cela. Un jour, ce désert absorberait son sang, une perspective qui l'impressionnait bien un peu mais elle n'éprouvait pas de peine. On ne peut pas devenir une légende sans mourir un jour ou l'autre de toutes façons.

Lorsqu'elle participait à la fête, elle inventait des pas, faisait des mouvements avec ses bras que les autres imitaient, elle devenait maîtresse de ballet. Pour échapper aux regards trop envieux des hommes autres que Markus, elle dormait dans la hutte de Sonia. Une nuit elle fit un rêve puissant. Elle voyait le dôme crevé en son centre et les terriens affolés qui couraient dans tous les sens. Certains mettaient un pied dans le désert, puis un autre, parmi eux ses enfants. Tous les terriens qui sortaient du dôme devenaient ses enfants.

D'autres nuits, Markus et elle se retiraient dans le désert. Il faisait un feu et elle dansait que pour lui avec une lenteur liquide, une suite de mouvements sans heurt, une ondulation. Ses bras ressemblaient alors à des serpents. Les êtres humains avaient un peu peur des serpents et elle aimait bien faire un peu peur à Markus. D'autres fois, ils dansaient ensemble, ils se tournaient autour, ils se frôlaient, laissaient filer la nuit et s'endormaient sans s'être aimés.

Une autre nuit, elle rêva qu'elle dansait nue sous le dôme et les terriennes et les terriens paniqués par ce spectacle choquant se précipitaient la tête la première contre les murs, leur crâne s'ouvrait, leur sang se répandait sans but sur le sol parfait et stérile du dôme. Tout était mort et sans espoir. Elle ne ressentait plus la moindre peine. Elle sentait monter en elle une force avec un réel potentiel de destruction. Parfois, elle aimait son Markus avec un supplément de tendresse pour mieux le protéger de sa propre fureur.

Une autre nuit, elle eut la vision affreuse d'un dôme minuscule qui tombait du ciel comme la foudre et les enfermait tous les deux comme des insectes dans un bocal où ils suffoquaient. Même si elle s'en était échappée, elle n'était pas complètement sortie du dôme. Il continuait de la hanter, elle en rêvait et surtout elle gardait cette envie qu'elle jugeait malsaine de le voir de l'extérieur. Il lui suffisait alors de regarder son Markus et de respirer l'air parfumé du désert pour se replonger dans l'euphorie du moment, courir, crier avoir envie de faire l'amour et faire languir son désir jusqu'à plus d'heure; Parfois, elle avait envie de planter sa lance dans la poitrine de Markus et de contempler son corps sanguinolent étendu dans le désert, juste parce que sa beauté avait quelque chose de agaçant.

Alors qu'ils marchaient seuls dans le désert, Lydia et Markus se retrouvèrent face à un crotale et Markus fit trois pas en arrière. Lydia plongea sur l'animal et s'en saisit avant qu'il ne disparaisse dans le sable. Ensuite, elle le brandit sous le nez de Markus et s'amusa de sa peur. Elle l'enroula autour de son propre cou, le laissai glisser sur sa poitrine, une sensation très agréable. Elle eu l'intuition qu'une femme manipulant un serpent possédait un pouvoir de séduction accru et de fait, le regard de Markus s'enflamma un peu plus encore avec un soupçon d'inquiétude. Elle se joua de sa peur mais pas trop, elle aimait exercer une forme de pouvoir sur lui mais pas trop. Après quoi, elle tordit le cou de l'animal parce qu'ils n'avaient pas manger grand choses ces trois derniers jours.

Markus répugna dans un premier temps à manger du serpent mais lorsqu'il goûta la chair tendre et juteuse il ne put réfréner une moue approbatrice. Une nouvelle foie, Lydia cru déceler de l'admiration dans ses yeux. Agir pour plaire à la personne qui nous aimons c'est se construire une sorte de dôme intérieur, c'était sans doute pour cette raison qu'elle s'agaçait par moment, d'un autre côté, elle trouvait cela très gratifiant.

Après quoi ils firent l'amour avec une souplesse reptilienne, tentant d'entremêler leur corps jusqu'à faire des noeuds sans y parvenir tout de même. En matière d'amour les serpents sont mieux pourvus que les hommes.

Ensuite, Lydia captura au moins cent kilos de serpent et offrit à la tribu un festin salubre en ces temps de disette. Tout le monde la félicita, et que je te prend dans mes bras et que je te verse de l'huile sur la tête. On lui dit que grâce à elle, les êtres humains allaient devenir un peu serpent et mieux résister aux longues périodes de sécheresse, ce qui n'était sans doute pas tout à fait faux. Un être humain habile de ses mains tailla un petit serpent dans un bout de bois qu'elle attacha autour de son cou avec une lanière en cuir d'une longueur telle que l'objet pendait juste entre ses seins. Il achevait ainsi de donner à sa beauté un aspect mythologique. Les hommes autres que Markus n'osaient plus la convoiter.

Une nuit plus tard, elle rêva qu'elle se tenait debout dans le désert, des serpents sortaient du sable, s'enroulaient autour de ses jambes, remontaient vers son sexe dans lequel ils s'engouffraient et disparaissaient complètement, en faisant un long bruit de succion, une sensation très agréable.

La pluie arriva enfin, un déluge miraculeux. La première fois que Lydia-Elodie voyait la pluie de sa vie. Pendant que les êtres humains se mettaient à l'abri, elle exposait son corps au déferlement glacé. Elle dansait sous les éclairs et le tonnerre.

Ensuite, il y eu les torrents puis les fleurs et enfin les papillons.

Trois jours plus tard, les êtres humains durent marcher sur un sol jonché de papillons morts dont les ailes craquaient sous leurs pas comme de minuscules os. Ce fut une période de grand recueillement. Chacun réalisa que la vie fabuleuse qu'il menait ne durerait pas. Le soir, ils brûlaient des papillons par millions, pas de danses ni de chants. Ils se tenaient par la main ou tombaient dans les bras les uns des autres plus souvent encore que d'habitude et, comme s'ils allaient se perdre sous peu.

Puis une pelouse verte et tendre recouvrit le désert. Des animaux que personne n'avait jamais vus jusqu'alors firent leur apparition en interminables troupes. Les chasses mémorables se succédaient, avec l'aide de l'air chaud du désert, les êtres humains faisaient sécher la viande qui restait consommable durant des mois. Plus personne ne manquerait de rien.



Lydia affronta un taureau d'une taille conséquente qui effraya les êtres humains y compris Markus. Les lièvres et les serpents n'offraient pas toujours une résistance excitante. Lydia ne se laissa pas intimider par la férocité de l'animal, au contraire, elle y puisait son propre courage. Il était puissant et massif, elle était légère et agile, il chargeait, elle esquivait, il écumait de rage. Ensemble, ils improvisaient une corrida. Elle le trouvait si beau, une sorte de Markus dans son genre, elle prenait du plaisir à faire durer leur combat. A ce moment, son côté noir et destructeur, celui dont elle se méfiait et qui cependant creusait le mystère de sa petite personne et qui lui avait donné le courage de quitter le dôme, pouvait s'exprimer sans retenue. Elle porta son estocade lorsqu'elle fut sûre de son coup et elle lui balança sa lance dans le coeur en un geste plein de fureur et de précision. L'animal, tétanisé, resta immobile quelques secondes avant de s'effondrer comme une montagne de viande. Elle vit son oeil s'éteindre, elle eut l'impression d'un beau gâchis, d'un effroyable désastre. Elle voulut pleurer mais déjà la foule se précipitait vers elle et la portait en triomphe.

On lui offrit le coeur de cet animal qu'elle appela "Angus". Elle l'enterra l'organe dans le désert, fit une petite prière pour "Angus", elle le remercia pour tout ce qu'il lui avait apporté. Elle jura de ne jamais l'oublier. C'était bien là le problème.

Ensuite, des jours plus merveilleux les uns que les autres s'écoulèrent. La rivière devint limpide et toute la tribu se baignait toutes les après-midis. Plus vraiment de corvées, aucune nécessité de se lever aux aurores.

Lydia et Markus faisaient de longues promenades dans le désert. Les gens de cette époque n'auraient pas eu l'idée de dessiner un coeur pour symboliser leur amour. Ils marchaient pieds nus toute la journée alors des empreintes dans le sable étaient plus significatives. Le petit pied de Lydia dans le grand pied de Markus, c'était très beau. Ils parsemaient le désert de leur symbole.

La nuit, Lydia dormait peu, la nuit, elle contemplait les étoiles. Si elle comprenait bien la course du soleil dans la journée, elle se demandait pourquoi les astres demeuraient fixes la nuit.

Une autre nuit, elle ria toute seule. L'après-midi précédente, pendant la baignade, elle avait lâché un pet dans l'eau qui avait fait une énorme bulle et tout le monde avait éclaté de rire et la journée s'était poursuivie par un concours scabreux de péts subaquatiques.

Un autre matin, Markus se réveilla très en forme, comme souvent. Les terriens ne connaissaient pas le mot "fellation" pas plus que les êtres humains qui pratiquaient les actes de l'amour sans les nommer. Il voulait toujours préserver son désir et il lui résistait de toutes ses forces. Ce matin là, elle eut gain de cause.

Elle l'aimait toujours comme si c'était la dernière fois.

Elle l'abandonna saturé de volupté et décida d'aller marcher seule. Elle se souvenait que quelqu'un lui avait dit qu'un homme très sage qui vivait dans une grotte au pied d'un monolithe pourrait lui expliquer cette histoire de soleil mobile et d'étoiles fixes.

Elle trouva la grotte, elle s'avança vers une lumière qu'elle jugeait suspecte parce que trop stable mais elle voulait savoir. elle se retrouva dans une pièce carrée, face à quatre terriens en habit de terrien et elle fit trois pas en arrière en poussant un cri d'effroi. Une réaction jamais observée. Elle crut pouvoir s'enfuir mais une torpeur foudroyante anesthésia sa volonté et liquéfia ses muscles.

Quelques heures plus tard, elle se réveillait Elodie 5054.

Finit les vacances. Elle allait retrouver son petit appartement parmi les millions d'appartements, elle allait retrouver son mari qui ne serait pas plus heureusement surpris de la voir que ça. Elle allait reprendre sa vie de terrienne bien tranquille pour les trente prochaines années. Parfois, lorsqu'elle se sentirait neurasthénique ou accablée par l'ennui, des images de désert apparaîtraient sur les incrustations murales sur son passage et elle se sentirait tout de suite mieux mais sans trop savoir pourquoi. Du moins, c'était comme ça que les choses devaient se passer.

On décida de construire un dôme.

Les conditions de vie sur terre s'étaient dégradées à un point tel que l'effondrement de la nature devint irrémédiable.

D'abord, des oiseaux tombèrent du ciel, raides morts, asphyxiés par des nuages de gaz toxique qui envahissaient les airs. Les arbres se fendaient du haut jusqu'en bas, sans explication et en émettant des craquements qui vous glaçaient le sang aussi sûrement que des râles

La terre se couvrait de sel, les récoltes se perdaient, les troupeaux mouraient debouts dans les champs. Il y eut des famines et des cas de cannibalisme. Il y eut des épidémies nouvelles aussi, les gens perdaient leurs ongles, leurs cheveux, leurs dents, leurs yeux tombaient de leur orbite. Des enfants naissaient sans tête. Ceux qui essayaient d'affronter les événements avec sans froid voyaient leurs efforts sans cesse ruinés par de nouvelles mauvaises surprises. La terre tremblait là où elle n'avait jamais bougé, il neigeait en juin.

Les nuages ne se dispersaient plus. Ils s'abattaient en banc de brume glacés sur les paysages et les villes, imprégnant les murs des maisons qui fondaient comme du sucre.

On ne parvenait plus à produire d'électricité, les bougies refusaient de s'allumer. Les plus sages se pendaient, d'autres se noyaient dans une inutile dévotion. Il y eut des sectes, on immola par le feu des enfants encore vivants en guise de rédemption, sans effet. Des orgies furent organisées au sein même des églises. Des femmes plantaient des crucifix dans leur vulve, des hommes éjaculaient du sang. Le soleil devint rose. Des milliards de vers sortirent de terre et moururent en se tordant de douleur, on les entendit crier. Bientôt, il n'y eut plus assez de vivants pour enterrer les morts qui ne pourrissaient même plus. Ils demeuraient immobiles, comme frappés de stupéfaction.

Les portes du dôme se refermèrent sur cette apocalypse de mauvaise qualité. Certains retardataires, dont le corps fumait mais qui cependant continuaient de marcher vinrent s'effondrer sur son seuil, trop tard.

A l'intérieur du dôme un silence accablé régna tout d'abord avant que les gens réalisent qu'ils étaient des miraculés, des survivants débordant de reconnaissance pour les créateurs du dôme et leur clairvoyance. Il fut vite admis que les comportements qui avaient précédés la catastrophe et l'avaient en partie provoquée ne seraient plus de mise à l'intérieur du dôme. La politique, l'économie, la philosophie, la religion et l'art lui-même jusqu'au désir et à l'amour, tout ce qui pouvait provoquer du trouble et de la passion et générer une forme quelconque de discorde en serait bannis. On abandonna le pouvoir à un conseil de douze sages, on accepta une légère castration chimique via la nourriture. A vrai dire, la paix qui régnait à l'intérieur du dôme tranchait à un tel point avec les mois affreux et les expériences traumatisantes que les hommes venaient de vivre, elle leur faisait tellement de bien, qu'ils

décidèrent à l'unanimité qu'elle serait désormais la norme. Ils n'avaient rien d'autre à faire que survivre, perpétuer l'espèce en attendant des jours meilleurs.

Plus aucun travail non plus. Les automatismes du dôme, ses matériaux inaltérables, la minutie de ses rouages et la permanence de ses bons fonctionnements, fournissaient aux hommes tout ce dont ils avaient besoin. Le dôme représentait la quintessence de la science et de la technologie. Il avait été mis au point juste à temps. Certains esprits malveillants auraient pu penser que les hommes avaient acquis assez de connaissances pour construire cette merveille et détruire la nature en même temps, ces gens n'avaient pas trouvé leur place sous le dôme.

Les survivants décidèrent de s'appeler "terriens" pour se souvenir d'où ils venaient. La terre n'existait plus, elle n'était plus qu'une planète stérile parmi l'infinité de planètes stériles qui tournaient à vide dans le vide du cosmos. Ils se trouvèrent si bien que bientôt ils furent un milliard et puis deux et comme ça jusqu'à treize milliards, la capacité maximale du dôme. Les nouvelles générations qui ne connaissaient que le dôme, s'en satisfaisaient. On leur expliquait que la nature n'avait pas été un paradis mais plutôt un endroit sordide où chacun devait lutter pour sa survie. Ils étaient des hommes nouveaux, affranchis des contraintes de la nature. Certains envisagèrent de construire des dômes ailleurs et de coloniser tout l'univers, mais, bientôt, les hommes n'envisagèrent plus rien; Ils jouissaient de leur vie qui n'était qu'un long moment de détente. Tout se passait très bien. Ils oublièrent une bonne fois pour toutes les romans, la musique, la peinture et les anciennes croyances, comme une vie après la mort par exemple. Vivant dans un environnement stérile, protégés des épidémies et du stress, ingurgitant une nourriture idéale, ils purent se passer d'un service de santé, la police et la justice devinrent elles aussi superflues. Ils ne perdaient plus leur temps en interminables études non plus, le savoir ne leur était pas d'une grande utilité. Il s'écoula comme ça un millénaire presque entier d'une paix parfaite.

Et puis un terrien se précipita la tête la première contre un mur, s'ouvrit le crâne et mourra dans une lente et sanglante agonie.

Un autre se jeta d'une hauteur de sept mètres, il fallut, en toute hâte, inventer une machine pour aller ramasser leur cadavre.

Et ainsi de suite;

En haut lieu, on fit des calculs, on décida de placer quelques spécimens sous hypnose, on fut surpris d'apprendre que les terriens avaient encore quelque chose dans le crâne et qu'ils se morfondaient d'ennui. En haut lieu, on parvint à la conclusion qu'il fallait leur offrir des vacances, une forme d'évasion. On construisit des studios avec des trompes l'oeil, un décor de désert, un autre de toundra, une forêt vierge, une banquise mais pas trop froide et même une ville de l'ancien monde en ruine celle-là même où Elodie avait vu des avions en aluminium. Pendant quelques semaines, ils vivaient des expériences exaltantes, comme tuer des animaux comestibles quoique factices, l'excellence technologique du dôme permettait cela. Ils libéraient leur libido et ils s'adonnaient à toutes sortes de rituels mystiques très amusants. L'astuce consistait à leur faire croire qu'ils s'échappaient, qu'il existait un "contact", que la nature n'avait pas été détruite et qu'ils accédaient à un monde bien réel.

Après quoi, ils subissaient un traitement pour leur faire tout oublier ou presque. Surtout qu'ils ne se remettent pas à écrire de poèmes. On leur laissait juste de quoi se sentir bien en regardant de jolies images. De quoi se tenir tranquille. Le résultat s'avéra très satisfaisant. La

vie paisible du dôme reprit, on fit faire trois enfants à quelques couples pour rééquilibrer la démographie. 850 millions de morts tout de même et tout alla pour le mieux. On était reparti pour un nouveau millénaire de tranquillité. Du moins le croyait-on en haut lieu.

Elodie 5054 se réveilla au beau milieu de la nuit et en se souvenant de son rêve. Dans un ciel d'azur des oiseaux de toutes les couleurs volaient, il y avait des chauve-souris aussi et des insectes tous plus bizarres les uns que les autres, toute une vie foisonnante et ivre qui lui faisait tourner la tête. L'idée de réveiller l'homme qui lui servait de mari et qui dormait à ses côtés pour lui raconter son rêve lui traversa l'esprit mais elle savait qu'il se mettrait à suffoquer parce que quelque chose d'inhabituel se produirait. Et puis, elle appréciait le silence et l'obscurité, les dernières images de son rêve s'évaporaient. La rapidité avec laquelle des impressions aussi marquantes pouvaient s'effacer la fascina tout autant que le rêve lui-même. Elle se demandait d'où pouvaient provenir toutes ces visions. Elle se posait des questions sans avoir du mal à respirer, une expérience troublante pour une terrienne. Les lumières s'allumèrent, elle dit bonjour à son mari et chacun de s'asseoir de son côté du lit en se tournant le dos. Ensuite, ils firent leur toilette dans leur salle de bain respective et consultèrent la liste des tâches qui leur seraient affectées pour la journée dans les incrustations de la table de leur salon. Ce jour là, Elodie devait aller servir des petits déjeuners pendant trois heures avant de pouvoir elle même prendre une collation, beignet au goût de son choix, myrtille, fraise, banane, cela ne faisait pas une grande différence, puis elle pourrait aller se détendre, pratiquer une activité physique comme marcher dans un jardin artificiel en poussant devant elle un gros ballon sur un parcours sinueux mais pas trop.. Une fois, elle y avait retrouvé une certaine Martine 7067 qu'elle se souvenait avoir déjà vue. Se souvenir était une activité paranormale sous le dôme. La première fois, elles avaient poussé leur ballon côte à côte sans mot dire. Pourtant, Elodie aurait bien aimé qu'elles se racontent leur journée. Bien sûr, elle savait quel genre de journée Martine passait, tous les terriens vivaient la même vie. Ils avaient leur petit secret cependant. Une fois, Martine était rentrée dans la salle de bain de son mari pour le voir tout nu. Cela ne se faisait pas, en dehors des périodes de reproduction. Un intense moment de confusion et de difficultés respiratoires avait suivi et puis, tout était rentré dans l'ordre. Elle et son mari évitèrent de se regarder, ils firent comme si rien ne s'était passé et continuèrent d'échanger des banalités comme ils l'avaient toujours fait. Un résidu d'existence persistait cependant, souterrain, solidement enfoui dans les mémoires et plus chez les filles que chez les garçons. La deuxième fois, Elodie laissa Martine prendre un peu d'avance et elle la regarda pousser son ballon. Elle trouva sa démarche un peu raide alors qu'elle aurait été si jolie si elle avait un peu dodeliné du popotin. Le dôme fonctionnait à merveille et Elodie ne revit plus jamais Martine.

Les tâches que les terriens devaient effectuer se répartissaient en trois groupes. Lorsqu'ils ne servaient pas à manger et à boire aux autres, les terriens s'occupaient de l'éducation des enfants. Dès leur naissance, les petits terriens étaient regroupés dans des nurseries. Comme on prévenait chacun de leur besoin, ils ne pleuraient jamais. Grâce à un nourrissage idéal, ils ne produisaient que des selles impeccables et les changer ne présentait pas de difficultés, ils suffisait de les placer dans une machine qui vous les rendait propres et avec un air ravi parce qu'elle soufflait un air chaud sur leurs petites fesses.

Ils ne tombaient jamais malades et ne sentaient pas pousser leurs dents non plus. Plus tard, on les laissait jouer avec des ballons en mousse eux aussi. Certains pouvaient se montrer turbulents mais il suffisait de quelques minutes pour qu'ils s'essoufflent et retrouvent la placidité inhérente aux terriens.

Leur éducation commençait vers l'âge de sept ans et se terminait quinze ans plus tard même si leurs connaissances n'excédaient pas le niveau d'un cours élémentaire.

Ils apprenaient à lire et à reconnaître les chiffres, pas d'écriture, ils tapaient sur des claviers si nécessaire. surtout pas de dessins, danses ou toutes autres formes d'expression corporelle. Ils faisaient la ronde parfois, sans se tenir la main, sans musique, un tour dans un sens, un tour dans l'autre et c'était tout.

Quelques cours d'histoire sciences naturelles, en même temps où ils apprenaient que jadis, les hommes avaient bu du lait extrait de créatures appelés "animaux". Lesquels grouillaient sur terre, se dévoraient entre eux, avaient un comportement imprévisible et faisait caca directement par terre. C'était en cours d'histoire sciences naturelles que les terriens faisaient leur première expérience de suffocation.

L'essentiel de leur éducation consistait à visiter le dôme en long et en large. Système de recyclage de l'eau, pompes, valves, conduits, écrans de contrôle, système de production d'électricité, générateur, transformateur, disjoncteur, écrans de contrôle, laverie automatique, tambour, séchoir valve, pompe écran de contrôle. Ils se déplaçaient sur des véhicules électriques qui fendaient l'air à la vitesse vertigineuse de sept kilomètres heures. Le temps du dôme était immense, distendu jusqu'à devenir flasque. Le dôme n'offrait pas seulement aux terriens un abri à toutes épreuves, il les engluait dans une absence d'urgence.

Le lendemain de sa nuit blanche, Elodie marchait les yeux grands ouverts parmi la foule de ses contemporains et constatait à quel point ils semblaient éteints. Elle avait peu dormi mais elle était la plus éveillée de tous. Elle souhaita une bonne journée à une Isabelle 3089 et la mit mal à l'aise. L'expression ne se comprenait pas dans un monde où l'on ne pouvait pas passer de mauvaises journées. Plus tard, elle avoua à un Jean 4067 qu'elle le trouvait beau et il faillit s'évanouir. Depuis son rêve, elle ressentait un vide et une excitation dans le creux de son ventre qui lui donnait une envie déplacée d'aimer les gens. Le dôme ne permettait pas cela, il protégeait les terriens de tout et en premier lieu d'eux-même.

Une loupotte verte aurait du passer au jaune quelque part mais rien ne se passa. Elodie elle-même devina qu'elle était une anomalie. Quelque chose clochait sous ce dôme. Elle suivait le programme qui lui était assigné mais en ayant l'impression de jouer à la terrienne. C'était drôle, en même temps, elle se sentait oppressée mais pas de la manière habituelle. La principale activité des terriens était de faire des vérification. Le dôme fonctionnait à merveille encore fallait-il qu'ils le constatent. Vérification de la qualité de l'air, de la qualité de l'eau, des système d'évacuation et de l'onctuosité du milk-shake à la fraise. On leur donnait une fiche avec la norme et des appareils pour faire leurs mesures qui donnaient toujours des résultats conformes à la norme. Ils constituaient des équipes de cinq, chacun effectuant ses mesures, puis, on comparait. Cela leur prenait des heures, le plus absurde était qu'ils n'avaient aucune idée de la démarche à suivre en cas d'anomalie. Un cas qui ne se présentait jamais de toutes façons.

Puis elodie se réveilla une deuxième nuit de suite. Elle se souvenait d'avoir à nouveau rêvé d'animaux. Des gazelles gambadaient dans une plaine d'une platitude parfaite. Le silence et

l'obscurité lui offrait un répit. Le paradoxe le plus exaspérant du dôme était qu'on ne pouvait s'y faire des amis tout en étant cerné en permanence ou presque par une foule. Les terriens supportaient la promiscuité tant qu'ils ne se touchaient pas. Elodie appréciait le luxe de la solitude que ses insomnies lui offraient.

Ses rêves d'animaux la taraudaient. Elle finit par émettre l'hypothèse douteuse et séduisante qu'elle avait vécu une première vie dans le monde d'avant, voire, qu'elle avait été elle même une gazelle. Une telle chose était-elle possible? Son esprit turbinait à plein régime et partait dans tous les sens. Elle le laissait faire. Elle émit une seconde hypothèse plus facilement vérifiable celle-la: plus elle laisserait son imagination vagabonder à sa guise, plus elle ferait des rêves fantastiques, ce qui ne manqua pas de se produire. Les rêves désagréables la séduisait davantage. Dans l'un d'entre eux, elle se retrouva engluée jusqu'à mi-cuisse dans une mélasse qui l'empêchait d'avancer, dans un autre, des insectes couraient sur son corps dénudé et leurs pattes griffaient sa peau trop fragile, la peur la pétrifiait. Dans son enfance, on lui avait appris que les animaux les plus nombreux avaient été les insectes. Ils étaient de petite taille et se faufilaient dans les maisons des humains qui leur livraient une guerre chimique sans merci et perdue d'avance. Certains se nourrissaient d'excréments, d'autres profitaient du sommeil des humains pour les piquer et sucer leurs sang, effroyable.

Certains rêves enfin avait un caractère érotique qui la mettait encore plus mal à l'aise d'une façon encore plus délicieuse. Une nuit, elle rêva par exemple d'un homme avec une tête de taureau qui bavait abondamment et masturbait sous ses yeux un phallus d'une taille conséquente. Elle aimait se réveiller apeurée, extraite pour un temps du confort du dôme, elle se sentait à peine un peu plus libre. Elle ne cherchait pas à donner de signification à ses visions; Elle pensait qu'elle rêvait de ce monde d'avant qu'on lui avait décrit comme cauchemardesque sans trop de précisions. De ces temps anciens où les hommes, dominés par leurs pulsions, avaient fini par détruire la nature.

Une autre nuit, elle entendit des oiseaux chanter dans son sommeil, son rêve le plus perturbant. Des oiseaux qui chantent, elle n'avait aucun moyen de connaître ce phénomène. Son sommeil l'avait entraînée, croyait-elle, vers un passé encore plus lointain, jusqu'à un paradis originel.

"Paradis" un mot que les terriens n'employaient jamais. Pour eux, il n'existait plus de paradis possible autre que le dôme, cela limitait les possibilités d'expansion.

Plus ses nuits s'avéraient intéressantes, plus ses jours devenaient pénibles, trop lents surtout. Le bon fonctionnement du dôme reposait sur sa précision. Elle avait peur d'être en avance, de se présenter au mauvais endroit, de servir un milk-shake cassis ou lieu de la fraise demandée. Elle se méfiait d'elle même, elle craignait d'aller trop vite et de foncer la tête la première dans les omoplastes du terrien qui la devance, lequel vivrait ça comme une agression insensée et manquerait de mourir étouffé et avec lui les douze personnes alentour. Aurait-elle envie de les rassurer ou de leurs balancer de grandes gifles à travers la figure? Elle vivait cernée par une foule d'hypers émotifs, fragiles comme du cristal.

Elle n'était plus de ce monde, combien de terriens se réveillait la nuit? Parfois, il lui prenait l'envie de lancer le premier objet qui lui tombait sous la main à travers l'écran qui lui montrait des images de désert. Que se passerait-il alors, ni l'objet ni l'écran ne se briserait.

Elle aurait bien aimé voir un vrai insecte.

Un jour, elle peinait à terminer sa compote de melon, en face d'elle, une certaine Camille 2024 sirotait un milk-shake couleur verdâtre.

"Bonjour Camille 2024"

“Bonjour Elodie 5054”

“C’a l’air bon”

“Oui, j’avais le choix entre trois parfums ce matin et j’ai choisi amande verte” dit Camille soudain prolix.

“Excellent choix, il n’y en avait pas de mauvais, il n’y a jamais rien de mauvais sous le dôme n’est-ce pas”

“En effet” les joues de Camille devenaient rouges et elle plongea son regard louche vers son verre. Elodie su qu’elle n’en tirerait rien de plus.

Elle se sentait terriblement seule le jour et merveilleusement seule la nuit.

Elle fit un autre rêve érotique stupéfiant. L’homme à la tête de taureau s’apprêtait à la pénétrer, aussi loin qu’elle se souvenait jamais personne ne l’avait pénétrée et surtout pas l’homme qui lui servait de mari, alors une langue sortait de sa vulve pour lui offrir un double traitement en quelque sorte.

C’était déroutant, c’était dégoûtant, c’était fantastique. Elle se réveilla amoureuse de cet homme monstrueux.

Une autre nuit, elle ouvrit les yeux et la lumière était allumée, ce qui n’était pas normal. Un serpent rampait au plafond, ce qui n’était pas normal non plus. Elle voyait un serpent en mouvement pour la première fois, elle admira la simplicité de son corps et la fluidité de ses gestes. Puis, elle se réveilla pour de bon, dans le noir et en ayant faim; Les terriens n’avaient jamais faim, ils buvaient à la paille des breuvages épais qui les rassasiaient. Elodie avait envie d’une vraie nourriture sans trop savoir ce que ces mots pouvaient signifier. Un repas qui se mérite, qui se prépare et avec une odeur. Des aliments un peu rebelles qu’il faut mastiquer, qui font du bien au corps comme à la tête. Elle était persuadée que les serpents étaient comestibles.

Le matin, dans sa salle de bain, elle regardait ses seins dans le miroir. Elle les jugeait plats, presque atrophiés. Elle avait envie de plaire, à qui? à l’homme à la tête de taureau? Puis, d’un matin à l’autre, elle constata qu’ils se rafermissaient et prenait un peu de volume. elle aurait bien aimé avoir une amie afin qu’elles puissent comparer leur poitrine. Il lui sembla que c’était le genre de chose que l’on pouvait faire entre filles.

Un autre jour, elle se “relaxait” dans un fauteuil d’une conception remarquable, elle devait le reconnaître, qui massait chaque partie de votre corps l’une après l’autre et vous donnait l’impression d’être en apesanteur. Comme elle dormait peu la nuit, elle finit par s’assoupir. Cela ne se faisait pas de dormir en public. Les terriens alentour regardèrent ailleurs. Elle se réveilla en sursaut et ayant envie d’éclater de rire, ce qui ne se faisait pas non plus. Ce jour là, elle se demanda si le dôme exerçait une domination sur les terriens ou s’il ne flattait pas simplement leur goût pour la paresse. vivre exigeait une continuité dans l’effort pensait-elle. L’idée, assez saugrenue, d’aller voir ailleurs si elle s’y trouvait commençait à lui trotter dans la tête.

Des matinées sans aurores succédaient à des nuits sans crépuscules; Elle reprochait aux terriens la nonchalance avec laquelle ils acceptaient leur solitude et le manque de perspective. Sous le dôme, le temps était mort, était-elle la seule à s’en rendre compte. Elle n’avait aucune idée de l’âge qu’elle avait et pire elle ne savait pas combien de temps il lui restait. Il lui fallait accomplir un exploit retentissant qui marquerait les esprits et qui permettrait enfin de se dire: “il y a un avant et un après”.

Dans l’obscurité de ses insomnies elle trouvait un refuge. Il y avait des tas de couleurs sous le dôme, des couleurs criardes et plates, mais pas de noir. Durant son sommeil, le monde

fantasmagorique et bruyant d'avant reprenait vie, elle abritait un mystère, ça lui plaisait bien comme idée. La vérité était qu'elle avait compris ses leçons de sciences naturelles tout de travers, loin de la soulager, elle vivait la disparition des insectes suceurs de sang comme une perte.

Une nuit, elle prit une initiative insensée. Elle se leva, sortit de sa chambre, pénétra dans le salon où la lumière s'allumait automatiquement d'ordinaire, mais le dôme n'attendait personne debout au milieu de la nuit; Elle poussa la porte de son appartement et se retrouva "dehors". Elle connaissait le dôme si bien, la largeur de ses couloirs et la longueur de ses coursives, qu'elle aurait pu s'y déplacer les yeux fermés mais il ne faisait pas noir. Des centaines de petits véhicules électriques distribuaient le linge propre du lendemain et allez savoir pourquoi, ils se signalaient par des tas de voyants multicolores et clignotants qui produisaient une clarté féérique et mouvante comme une aurore boréale qu'Elodie ne pouvait pas connaître.

Le dôme avait un penchant pour les voyants, il en mettait partout où il pouvait en mettre. Elodie regretta qu'il réserve sa seule poésie à un moment où personne en profitait. elle se déplaça d'abord en longeant les murs; Aucune caméra de surveillance ou détecteurs de mouvement, depuis longtemps inutiles, n'enregistraient sa présence. elle avait beaucoup couru dans un passé récent mais, bien sûr, elle n'en gardait aucun souvenir. Ses jambes cependant étaient restées souples et vaillantes. Vidé de sa foule, le dôme en imposait moins. Elodie allongea la foulée, elle sentit la résistance de l'air, une sensation presque grisante bientôt, elle trottina sans même sans s'en rendre compte; Elle monta et dévala des escalators à l'arrêt, car rien ne fonctionnait, juste pour le plaisir de l'effort, elle transpira, chercha son second souffle, elle crut pouvoir faire le tour de ce dôme en quelques minutes à peine. Elle passa devant une première fontaine, une deuxième, une troisième et s'arrêta devant la quatrième. Celle-là même autour de laquelle étaient disposés les fauteuils relaxants. Elle se pencha au dessus de l'eau immobile, elle se vu, silhouette noire cernée par les reflets multicolores des petites voitures qui traçaient leur route autour d'elle sans lui prêter attention, c'était très joli. L'idée saugrenue de se laisser tomber la tête la première lui traversa l'esprit, à la place de quoi, elle mit un pied dans l'eau, ce qui constituait déjà une initiative invraisemblable. L'eau était à la même température que l'air mais elle lui fit une sensation de fraîcheur qui envoya une légère décharge électrique depuis sa voûte plantaire jusqu'au sommet intérieur de son crâne. La moindre douleur était insupportable aux terriens mais Elodie aima plutôt ça. Elle fit trois pas dans la fontaine, l'eau lui arrivait presque aux genoux, elle s'immobilisa et aussitôt, l'un des poissons artificiels qui faisaient des ronds dans l'eau vint buter contre son mollet et continua de frétiller avec insistance comme s'il voulait passer à travers. Elle n'eu aucun mal à s'en saisir. Elle avait beau savoir qu'il s'agissait d'un artefact électrique, cette petite chose toute mouillée qui gesticulait dans ses mains lui donna la sensation dérangeante d'être vraiment vivante. Elle ressortit de la fontaine et déposa l'objet par terre où il continua de frétiller comme un vrai poisson agonisant. Elodie se mit un peu à l'écart et attendit. Un véhicule électrique se présenta assez vite et saisit le poisson avec un bras articulé pour le remettre à l'eau. Puis il fit un tour complet sur lui même et demeura interdit, il fit un deuxième tour, puis un troisième, demeura interdit encore une fois comme s'il hésitait sur la démarche à suivre, enfin, il repartit comme il était venu.

C'était tout?



Elodie regagna son appartement. Lorsque les lumières s'allumèrent, le bas de son pyjama était encore mouillé, elle s'arrangea pour que son mari ne le remarque pas. Il ne la regardait pas de toutes façons.

Donc, en haut lieu, on vérifia d'abord qu'à treize milliards de terriens correspondaient bien treize milliards de voyants verts, ce qui ne prit qu'un millième de seconde, puis, on fit des calculs et des équations et encore des calculs. La vérité était qu'on y comprenait rien. Les poissons automatiques ne sortaient pas tout seuls de leur bassin. Il n'était pas dans la nature du conseil des douze sages de se faire du souci, le conseil n'avait pas de nature particulière.

Tout allait si bien depuis si longtemps.

Le jour suivant, alors qu'elle dégustait une vague tambouille qui avait un goût d'épinard, elle demanda à la personne assise en face d'elle et sans même lui dire bonjour: "que-ce que tu vois sur les murs?"

"des herbes hautes qui ondulent sous une brise légère" C'était un homme et il resta un moment, l'air béat, à contempler le mur. "Je pourrai presque les sentir sur mes jambes" poursuit-il, puis, il se replia sur sa nourriture.

"Formidable" murmura Elodie.

Elle dormait peu, le sommeil l'avalait pour la recracher aussitôt, ses rêves la frappaient comme la foudre. Une nuit, elle vit des cascades rageuses qui dévalaient les escalators et noyaient le dôme dans un joyeux tumulte. Elle rêva que des fleurs poussaient dans sa chambre. Elle rêva qu'un homme dont il ne restait que le crâne la fixait de ses orbites vides, il lui posait une question et elle se désolait de n'avoir aucune réponse à lui apporter, il semblait ne pas lui en vouloir. Elle pouvait poser ses mains sur sa tête et sentir son squelette mais elle n'avait jamais vu de crâne humain. C'était pas le genre de choses à montrer à des terriens.

Ses promenades nocturnes devinrent une habitude. La nuit, la banalité de l'architecture du dôme lui sautait aux yeux, ses murs sans projections exposaient leur surface lisse. Jardins en plastique, fontaines carrées, baies vitrées, parfois une arche venait briser la monotonie des lignes brisées. Ce n'était pas moche mais ça manquait d'envergure, même aux yeux d'une terrienne qui ignorait ce que pouvait être un pont suspendu ou une chapelle Sixtine. La dichotomie entre l'ordinaire de son état de veille et la flamboyance de son sommeil la stupéfait. Elle se demandait si une cohorte d'esprits n'avait pas trouvé en elle son dernier refuge et si l'homme à la tête de taureau n'allait pas disparaître avec elle. Ce si bel homme, mort, perdu à tout jamais, une perspective qui l'affligeait d'une tristesse épouvantable. En même temps, elle aimait bien ça, être triste. Il existait une Elodie 5055, sa fille, mais plus aucune notion de transmission. Si elle se présentait à elle en lui disant "je suis ta mère" l'autre tournerait de l'oeil et avec elle les cinquantes personnes les plus proches et cela provoquerait un drame affreux... pour des terriens.

Ainsi fonctionnait le dôme, générations après générations, il effaçait un peu plus le lien entre les hommes et leur origine et par là même avec une partie de leur vérité. l'intuition d'Elodie lui disait que toute cette histoire reposait sur la vérité et un passé très ancien. Elle avait de l'intuition désormais.

Donc les terriens faisaient des enfants, pendant une dizaine de jours, deux fois dans leur vie, les couples ne quittaient plus leur appartement et ils pouvaient s'adonner à toutes sortes de pratiques comme prendre leur douche ensemble par exemple. Bien sûr, ils n'en gardaient aucun souvenir, après quoi, les grossesses des terriennes passaient inaperçues. Au milieu du sixième mois, on pratiquait une discrète césarienne, des couveuses et des perfusions terminaient le travail, pas d'accouchements dans la douleur, pas de joie, pas de sang. Le dôme gardait en vie un cheptel de treize milliards d'individus, dans quel but? toute sa puissance de calcul ne lui permettait pas de répondre à cette question, qu'il ne se posait même pas. Il assumait sa mission et c'était tout.

Il ne fonctionnait pas aussi bien qu'il le croyait.

Les seins d'Elodie n'arrêtaient pas de grossir. Elle y voyait l'effet des visites nocturnes de son ami à la tête de taureau. Une fois, elle l'avait vu, il se tenait debout mais il avait des pattes de taureau, une queue de taureau et son corps était couvert de poils et cependant, elle l'avait trouvé beau quand même. Les changements de sa physionomie la persuadaient que des forces surgies du monde de la nuit et du sommeil pouvaient modifier le réel. Si tous les terriens se souvenaient de leurs rêves cela pouvait créer un grand bouleversement pensait-elle.

Parfois, elle pensait à l'homme à la tête de taureau, comme ça, en plein jour et tout son corps frissonnait au beau milieu des terriens; Elle avait un secret, elle se sentait différente. La nuit, elle déambulait, elle espérait tomber sur autre noctambule, un homme de préférence ou mieux encore, surprendre la réunion d'une société secrète de terriens qui se racontaient leurs rêves et envisageaient de détricoter l'étouffante perfection du dôme.

Mais elle était seule.

Un jour, elle devait se rendre dans une nurserie, apprendre à des enfants les lettres A, B et C. Elle marchait les épaules rentrées, une colonne de terriens marchait en sens inverse sur sa gauche, sur une poitrine elle lu: "Marc 7037", elle leva les yeux et découvrit un visage inerte de terrien mais avec des yeux sombres et un soupçon de tristesse dans le regard tout à fait remarquable. tout son corps frissonna plus encore que si elle avait vu l'homme à la tête de taureau en chair et en os et d'agréables tiraillements lui rappelèrent qu'elle possédait des organes génitaux. Elle crut que ses rêves devenaient réalité. L'homme passa à sa hauteur sans lui prêter attention. Elle fit un tour sur elle même, provoquant un léger mouvement de foule et alors il se retourna, il la vit, devint écarlate et d'une beauté incendiaire aux yeux d'Elodie, puis il reprit sa marche, les épaules bien en dedans, bien comme il faut. Elodie le regarda s'éloigner, elle trouvait qu'il faisait trop bien le terrien pour être tout à fait honnête, puis, elle se fonda dans la masse organique et disciplinée de cette population en mouvement et qui cependant n'allait nulle part. Le dôme était une mère monstrueuse qui ne voulait pas donner naissance à ses enfants, ou, un intestin dont il ne sortait jamais rien. Elle ne pouvait pas décrocher de son visage un sourire béat, bien sûr, personne ne la regardait. Elle était heureuse et il n'y avait rien qu'elle pouvait faire contre. Elle eu envie de sauter et de pousser des cris de joie en agitant ses bras dans tous les sens mais elle réussit à se contraindre.

Elle assumait sa corvée éducative avec toute l'application dont une terrienne était capable, c'est à dire très peu.

Ensuite, alors qu'elle se trouvait dans un point de restauration, elle effleura sa table du bout des doigts et un clavier virtuel apparut. Il lui suffisait de taper un nom et une photo, de profil,

s'affichait et elle pouvait tout connaître de la personne en question, ce qu'elle faisait, où elle dormait, quelles étaient les tâches qui lui étaient assignées et surtout, où et à quelle heure elle mangerait le lendemain. C'était comme ça que les terriens pouvaient prendre des nouvelles de leurs enfants, ce qu'ils ne faisaient jamais. Le dôme lui-même ignorait sans doute que cette application existait encore.

Ainsi, elle apprit que "Marc 7037" se trouverait au point de restauration 84 niveau 116, le lendemain de 13h51 à 14h47 et elle y serait aussi. C'était une décision révolutionnaire pour une terrienne de suivre sa volonté plutôt que le programme établi pour elle par le dôme. Elle allait créer des perturbations dont elle n'avait plus rien à faire.

Elle se présenta à l'heure dite et trouva son Marc attablé devant un jus de fruit quelconque. Les terriens ne s'asseyaient jamais les uns en face des autres, une habitude qui facilitait la démarche d'Elodie. Elle ressentait du stress, une compression dans la poitrine qui lui rappelait des mauvaises expériences. De le voir assis, un peu penaud, si touchant, la rasséra un peu. Elle prenait un risque considérable, plus pour lui et pour les autres que pour elle-même. Elle devait agir par étape et avec délicatesse.

D'abord, elle se lova juste en face de lui avec tant de discrétion qu'il ne la remarqua même pas. Elle contempla durant une pleine minute cet homme qu'elle trouvait beau sans trop savoir pourquoi. Il ressemblait à tous les autres terriens mais elle projetait sur lui ses fantasmes nocturnes. Elle ne voyait que son front et le haut de son crâne, parce qu'il restait penché sur son verre, il pratiquait l'art du ratatinement avec une forme d'emphase.

"Bonjour Marc 7037"

"Bonjour..." il faillit s'étrangler en la découvrant, à peine avait-il levé la tête qu'il se referma aussitôt. Encore quelques secondes de silence. Elodie restait assise, les mains sur la table, elle ne consommait rien, c'était déjà une attitude suspecte.

"Elodie..." Elle conclut sa phrase à sa place. Elle vivait un moment déterminant, du genre dont on se souvient en dépit des efforts du dôme pour effacer toutes formes de troubles, de traumatismes et de mémoire, elle le savait. Elle leva les fesses de sa chaise, se pencha vers lui et lui prit la main. Les terriens les plus proches commençaient à s'éloigner.

"qu'est-ce que tu fais?" demanda Marc terrifié et alors elle plaqua sa main sur son sein gauche, en fin de compte, la délicatesse c'était pas son truc.

On entendit des cris de vierges effarouchées et le point de restauration 84, niveau 116 se vida en quelques secondes, serveurs et serveuses compris.

"regarde-moi" lui dit-elle. Marc ouvrait une bouche affreuse et exhibait une langue de reptile. Elle avait déjà vu ça quelque part. Il cherchait en vain un air qui se refusait à lui.

"Il ne va rien t'arriver" elle n'était pas si sûre de son affirmation, Marc devenait rouge puis violet, toutes les veines de son visage et de son cou se gonflaient. Il était sur le point de perdre connaissance. Elle tenait bon, avec une forme de cruauté, une impression de toute puissance grisante, en même temps, elle voulait le prendre dans ses bras et le rassurer comme une mère avec son enfant, dans le monde d'avant. C'était le genre de chose qu'une mère pouvait faire pensait-elle.

Comme elle l'avait prévu parce qu'elle commençait à deviner comment le dôme fonctionnait, Marc finit par prendre une grande bouffée d'oxygène. Ici, personne ne pouvait mourir avant l'heure prévue pour ça. Puis il la regarda avec l'air ébahis du type qui se réveille après six ans de coma et se demande ce qu'il fait là. Elle lâcha sa main, avec regret.

"Agis normalement" lui dit-elle. Il ne la quittait plus des yeux.

"Regarde ton verre" insista-t-elle.

Prompts à s'affoler, les terriens se montraient tout aussi rapides à faire comme si rien ne s'était passé, trop satisfaits de constater que les choses rentraient dans l'ordre, après un quart d'heure, ils investissaient à nouveau le point de restauration. Marc regardait Elodie par en dessous ce qui rendait son regard plus pénétrant encore, il avait déjà pris un peu d'assurance le bougre. Elle transpirait à des endroits indécents, sans trop savoir comment, elle connaissait déjà cet agacement de subir l'effet qu'il lui faisait. Elle était prête à lui accorder toutes les victoires.

“ qu'est-ce que tu vois sur les murs?” lui demanda-t-elle;

“Je ne vois plus rien”

“C'est une excellente chose, cette nuit, je viendrai chez toi”

“Cette nuit!”

“Chut...”

Elodie se leva comme elle s'était assise, avec souplesse et discrétion et elle s'éloigna. Puis elle se retourna pour constater qu'il la regardait bien partir et alors, elle dodelina un peu du popotin. Même sous le dôme, il restait de minuscules interstices de liberté.

Il existait une faille dans cette société basée sur l'oubli, une faille d'autant plus grande que le dôme lui même en ignorait l'existence, aucune machine ne peut mesurer la réelle profondeur de nos mémoires.

Elodie et Marc avaient grandi dans la même nurserie. Ils devaient avoir quatre ou cinq ans lorsqu'il lui avait montré son kiki et elle sa fente et alors un adulte les avait surpris et avait commencé à se sentir mal. Ils avaient remonté leur culotte et avait tout fait pour le rassurer.

Les terriens ne devenaient jamais adultes, mais enfants, ils pouvaient se montrer d'une maturité stupéfiante et adopter d'instinct les comportements que l'on attendait d'eux.

Ensuite, le dôme avait fait en sorte qu'ils ne se croisent plus, ils s'étaient oubliés mais pas au point de ne plus se reconnaître et le cas échéant, d'être curieux l'un de l'autre.

Le dôme était si sûr de lui qu'il n'avait pas envisagé cette hypothèse, tout se passait si bien depuis si longtemps.

Elodie traversa la nuit artificielle mais non sans poésie sur la pointe des pieds, légère et agile. Elle zigzaguait entre les voiturettes électriques qui clignotaient comme pour lui faire la fête. La banalité du dôme, son sol lisse et ses trajectoires sans surprise lui convenaient en fin de compte. Elle virevoltait, appartement 516, niveau 73. Aucune porte ne fermait à clé sous le dôme, personne ne manquait de rien, inutile de se protéger. Elle fut un peu déçue de constater que Marc dormait au lieu de l'attendre, vieille habitude de terrien sans doute. Dans le noir, elle se dirigea vers le côté droit du lit car elle présumait que tous les couples adoptaient la même disposition au moment de se coucher; Le dôme était si prévisible.

Elle secoua la silhouette assoupie, Marc se réveilla, chercha son souffle.

“Ca va” fit-elle un brin exaspérée, elle le prit par la main et l'extirpa de son lit.

Elle l'entraîna hors de l'appartement jusqu'à un espace ovoïde qui s'ouvrait sur une place qui se trouvait deux étages plus bas, avec sa fontaine, son point de restauration et son parc où l'on pouvait pousser son ballon sans oublier ses palmiers en plastiques. Des plans inclinés et des escalators qui épousaient une courbe douce permettaient d'y accéder. Marc mis du temps à comprendre ce qui lui arrivait, il contempla les voitures qui circulaient dans un ballet réglé avec minutie, montaient, descendaient, se croisaient, il y avait, dans ce spectacle, une forme de vitalité qui pouvait provoquer du vertige chez un terrien. Au bout

d'un moment il fit: "whoua!!!" une expression inusitée depuis des millénaires. Elodie le contempla avec ravissement. Puis, ils réalisèrent qu'ils étaient seuls tous les deux et qu'ils n'avaient aucune idée de comment il fallait se comporter dans ce genre de situation. Alors, ils firent confiance à l'instinct, c'est à dire à cette mémoire ancestrale, animale, qui était la dernière persistance de ce monde d'avant.

D'avant l'enfermement sous le dôme.

Ils marchèrent main dans la main et chaque fois qu'une voiture passait à leur hauteur, ils levaient les bras pour lui laisser le passage, c'était très amusant.

"As-tu déjà rêvé de moi?" demanda Elodie.

"Je ne sais pas, je ne pense pas avoir rêvé une seule fois, mais peut-être que je rêve maintenant..."

Ils ne se débrouillaient pas si mal. Ils manquaient de sujet de conversation, ils ne pouvaient pas parler du temps qu'il fait ni même évoquer une quelconque expérience de la vie, aucun événement récent à commenter non plus.

Alors Elodie parla de ses rêves, sans omettre l'homme à la tête de taureau et les pulsions érotiques qu'il lui inspirait. "ça me donne beaucoup d'énergie".

Ce genre de confidences auraient tétaniser le premier terrien venu mais Marc était-il encore un terrien? En temps normal, il n'aurait pas supporté la moindre douleur mais il attendit plus d'une heure avant de lui dire: "tu n'es pas obligée de me serrer la main si fort, je ne vais pas m'enfuir tu sais." et alors ils se sourirent, ça tenait plus du rictus mais l'intention y était. Ils marchèrent encore, avec une lenteur solennelle pour laisser trainer la nuit alors que leur coeur battait avec un enthousiasme grandissant.

Marc "tu crois que des hommes à tête de taureau ont pu exister dans le monde d'avant?"

Elodie "tu crois qu'on peut rêver de choses qui n'ont jamais existés?" et ainsi de suite. Ils se retrouvèrent devant la porte de l'appartement de Marc. Ils ne savaient pas comment se dire au revoir alors ils posèrent leurs mains sur les épaules l'un de l'autre et ils se dévisagèrent comme de vieux amis qui se retrouvent après une longue séparation, ce qui était le cas. A cause de la vie insipide qu'ils avaient menée jusqu'alors, ils croyaient briser des tabous à chacun de leur geste affectueux.

Donc le dôme constata que plusieurs terriens étaient passés dans l'orange et qu'un certain Marc avait même connu un niveau de stress maximal alors qu'une Elodie 5054 qui n'avait rien à faire là était restée impassible. Il intégra ses nouvelles données dans ses calculs et ses équations.

La deuxième nuit, elle le trouva qu'il l'attendait devant sa porte et elle en fut si ravie qu'elle cria: "viens!" et elle partit en courant. Elle dévala les pentes douces des plans inclinés jusqu'à la fontaine et il la suivit comme il pu. Il courait en appuyant sur ses talons avec lourdeur et il s'essouffla très vite. Il la perdit de vue, il chuchota: "Elodie"

"Tu peux crier autant que tu veux tu ne réveilleras personne, devine où je suis, peut-être là, peut-être ici" Elle jouait à cache-cache avec lui, elle lui tournait autour, puis elle s'approcha derrière lui et lui chatouilla les hanches. Il fit un bond sur lui même et poussa un cri de midinette et alors Elodie éclata d'un rire qui sembla ne jamais devoir s'arrêter et résonna dans tout le dôme.

Elle le tenait par la taille et le pressait contre elle mais pas trop et lui, il posa ses mains sur les épaules d'Elodie.

“tu as rêvé de moi?” demanda-t-elle

“je ne crois pas”

“quand tu rêveras de moi, j’aurai une apparence très différente mais tu me reconnaîtra quand même”

“d’accord”

“Je crois que ma tête va s’ouvrir et que des monstres vont en sortir pour mettre un drôle de désordre dans ce dôme”

“d’accord” Puis ils marchèrent main dans la main. “Aujourd’hui,” poursuivit Marc “j’étais tellement pressé de te retrouver que je suis arrivé en avance partout où je devais me rendre et les autres m’ont regardé de travers, j’ai du vérifier une pompe hydraulique de je ne sais pas quoi et bien sur, tout allait bien, nous savons que nous ne faisons rien mais nous le faisons quand même”

La nuit suivante, elle ne trouva personne devant l’appartement 516, mais, elle l’entendit qui crier son nom. Il était descendu seul près de la fontaine qui devenait leur lieu de rendez-vous et elle s’inquiéta presque de ses rapides progrès. Alors elle courra vers lui pour le prendre dans ses bras et le presser un peu plus fort que la veille de peur de le perdre. Il se contenta de poser ses mains sur ses épaules. Elle se sentait un peu frustré mais la dernière fois qu’il l’avait pelotée, il avait cru mourir. Une expérience libératrice mais qui avait laissé des traces.

“intempestive!” s’écria Marc.

“pardon?”

“Licencieuse, apocalyptique, mythologique, j’ai pensé à toi toute la journée et des mots bizarres me sont venus dans la tête; Tu savais que quand tu tapes des mots sur n’importe quel écran, ça te dit si le mot existe ou pas. Je n’ai rien compris de ce qu’ils voulaient dire ha ha ha!” Il essayait de rire. Puis il se libéra et se mit à courir en agitant les bras comme un jeune oiseau fou qui tente de prendre son premier envol. Elle partit à sa poursuite mais sans chercher à le rattrapper vraiment, il faisait plaisir à voir. La cavalcade se poursuivit une bonne partie de la nuit. Ils cherchaient à libérer un élan vital trop longtemps contraint. Une envie d’exaltation et d’épuisement du corps, leur cœur battait plus fort et ils devaient respirer à plein poumon.

Pourquoi avaient-ils l’impression d’avoir déjà fait cela?

Sous le dôme, le corps ne servait à rien, il était plus un encombrement qu’autre chose et il demeurait chétif parce que jamais mis à l’épreuve. A un moment, Marc fit un tour sur lui même et faillit perdre l’équilibre. Il heurta avec ses fesses une voiture qui fit un écart en émettant un grésillement qui aurait pu passer pour de la mauvaise humeur, avant de reprendre sa route. “ha ha ha” il préféra essayer d’en rire. Le dôme suivait au millimètre le déplacement de ses véhicules et si l’un d’eux sortait de sa trajectoire, il prenait en compte cette nouvelle donnée dans ses calculs et ses équations. Le dôme ne connaissait ni la peur ni la colère, il agissait sans passion et avec une patience implacable.

La nuit passa plus vite que prévu et lorsque le moment de la séparation arriva, ils n’avaient plus le temps pour les accolades et les regards droits dans les yeux alors Elodie éclata un bisou sur les lèvres de Marc qui demeura interdit mais avec une expression de ravissement. Ils n’avaient pas d’heures, seul leur instinct leur disait qu’il était temps de rentrer. Lorsque les lumières s’allumèrent ce matin là, ils étaient encore un peu essoufflés, ils firent en sorte que leur conjoint respectif ne se rende compte de rien.

La quatrième nuit, c'était déjà la quatrième nuit, personne ne comptait ni les jours ni les nuits sous le dôme. Elodie et Marc s'étaient embarqués dans une histoire qui les obligeait à considérer le passé tout comme l'avenir. bien sur, ils pouvaient garder leur secret et se retrouver soir après soir, ils n'en avaient rien à faire des autres, de tous les autres, sauf d'une certaine Elodie 5055. Lorsqu'elle pensait à sa fille, prisonnière de ce dôme, Elodie sentait monter en elle cette colère noire et froide et alors elle pressait un peu plus contre elle son compagnon. Ca l'amusait de sentir son pénis tout flasque de terrien.

Il enroulait presque ses bras autour de ses épaules désormais. Il s'arrêtait lorsqu'il commençait à écraser sa poitrine. Elodie avait une poitrine anormalement développée pour une terrienne.

"Pastorale, primesautière, printanière" déclama-t-il

"D'accord"

"aujourd'hui je me suis dit pourvu que je la vois pas sinon je vais être si content que je vais sauter sur place et aller l'embrasser" chose extraordinaire, il lui caressa alors les cheveux; "étourdissement, aphrodisiaque, paradisiaque, concupiscence, ha ha ha" il se donnait du mal mais le rire, il ne le maîtrisait pas encore.

La cinquième nuit.

Pour dormir les terriens portaient les mêmes vêtements que le jour mais découpés dans un tissu plus fin. Alors qu'elle le pressait contre elle comme elle se plaisait à le faire, Marc appuya son index juste entre les seins d'Elodie, sans doute pour se faire une idée plus juste de leur proportion. Elle ne put rien faire d'autre que de bomber le torse et il fit à nouveau: "Whoua..." Il enleva aussitôt son doigt lorsqu' Elodie prit une profonde respiration, craignant qu'elle ne se trouve mal, vieux réflexe de terrien sans doute. Ensuite, il partit en courant. Elle le trouva irritant soudain parce qu'il lui faisait aimer ce dôme. Elle aurait aimé n'importe quel endroit pourvu qu'il s'y trouva. Ils s'étaient aimés dans tellement d'endroits différents, elle en était persuadée désormais. Comme elle ne le poursuivait pas, il rebroussa chemin, la trouva assise sur le bord de "leur" fontaine. Les gens n'affichaient jamais une bonne mine, sous le dôme, le visage ne reflétait jamais le moindre état d'âme. Mais Marc commençait à bien connaître son Elodie. Ce soir là, il lui trouva un air triste, dans un vieux réflexe d'être humain, il alla s'asseoir à ses côté et passa sa main dans son dos, c'était le genre de choses qui se faisaient pensa-t-il. Il faisait ça bien et il n'interpréta pas de travers les soupirs de contentement d'Elodie.

"je te connais tu sais" finit-elle par dire. "il y a un lien très fort entre nous, l'attrance que nous avons l'un pour l'autre, elle vient du dehors, il n'y a aucune vérité dans la réalité du dôme, ici, nous sommes des prisonniers, tu comprends?"

Marc fit oui de la tête encore que le concept de prison était abstrait pour un terrien du dôme. Alors il prit une autre initiative insensée, il passa sa main sous le tee-shirt d'Elodie et caressa sa peau, une fois, puis, il retira sa main comme s'il s'était brûlé, tétanisé par sa propre audace. Ils restèrent ensuite longtemps assis et silencieux, jusqu'à que leurs fesses s'ankylosent et qu'ils aient des fourmis dans les pieds. A un moment, ils crurent être heureux.

La sixième nuit, elle ne le trouva pas sur le pas de sa porte, ni même au bord de la fontaine. Elle redouta que le dôme lui ai administré un traitement de son invention pour le remettre dans le droit chemin et la lui faire oublier par la même.

Elle entendit une toute petite voix dire:” Elodie “, il se trouvait dans le point de restauration de la place, assis dans une quasi pénombre.

Elle s’approcha, elle découvrit sa silhouette spectrale “Marc ?”

“J’ai enfin rêvé de toi.” dit-il, “ c’était affreux, j’étais dehors et il y avait tous ces animaux pleins d’épines, de pincés et de grands yeux. Ils venaient vers moi, toujours plus nombreux et plus énormes, je courais vers le dôme et je tapais sur la parois extérieure, je suppliais qu’on me laisse rentrer. J’entendais dans mon dos les animaux qui marchaient vers moi avec une lenteur si cruelle. Je voyais les terriens à travers le verre si dur et si épais du dôme, ils poursuivaient leur chemin indifférents et je les enviais; Je tapais et je tapais encore plus fort. Les animaux chuchotaient dans mon dos avec leurs mandibules, ils me mastiquaient avant même de m’avoir mordu, ils se moquaient de moi et de ma peur. Je me suis réveillé au moment où je me retournais pour affronter leur regard. Alors j’ai paniqué, j’ai pensé à toi et j’ai paniqué encore plus, je me suis levé et j’ai marché de long en large dans ma chambre et je me suis dit mais qu’est-ce qu’elle veut de moi, je menais une vie bien tranquille, je ne suis pas la personne qu’il lui faut, pourquoi elle m’a embarqué dans cette histoire et tout un tas d’autres questions. J’ai cru que ma pauvre cervelle allait couler par mon nez tellement je me posais de questions. Je me suis dit, je n’y vais plus et puis j’ai eu honte, nous connaissons tous la honte n’est-ce pas mais la mienne ne m’empêchait pas de respirer, elle me donnait envie de me taper la tête contre les murs. Tu savais que les murs du dôme sont mous?”

Il parlait sans plus respirer;

“Alors j’ai repensé à mon rêve et combien j’ai regretté de m’être réveillé au moment où je me retournais vers ces animaux. Je ne les ai pas bien vu mais, en effet, je crois qu’ils te ressemblaient et alors je me suis dit je n’ai pas d’autre choix que d’affronter ma peur, je veux bien les voir” et d’un mouvement du menton il désigna la poitrine d’Elodie.

Alors, elle ôta son polo. S’il avait connu l’expression; “oh mon dieu” il l’aurait sans doute employée.

Il demeura assis, béat d’admiration, alors elle vint tout près de lui avec une lenteur un peu cruelle. quand elle fut à sa hauteur, il enroula ses bras autour de sa taille et écrasa sa tête contre son ventre nu. Elle lui caressa les cheveux. Il fallut encore un moment avant qu’il ne relève la tête. Il prit les seins d’Elodie dans ses mains comme des objets fragiles et précieux. Elle s’amusa de son émerveillement encore qu’elle avait l’impression dérangeante qu’ils ne faisaient pas ça pour la première fois.

Elle aurait aimé qu’il les embrasse un peu, mais c’était seulement la sixième nuit. Après un autre long moment, elle décida de s’asseoir sur ses genoux, c’était le genre de chose qui pouvait se faire pensa-t-elle. Ils se racontèrent leur propre histoire: “il y a six nuits on ne se connaissait pas et regarde où nous en sommes ce soir” etc. Ils se comportaient comme un vieux couple déjà, elle était à moitié nue et ils papotaient comme si de rien n’était, cela la confortait dans sa certitude que leur histoire remontait à la nuit des temps, qu’il y avait eu une explosion de joie à l’origine du monde et que le lien mystérieux qui les unissait résultait de cette jubilation primitive que le dôme tentait d’étouffer et dont ils étaient peut-être les derniers dépositaires. Elle disait cela et il répondait: “d’accord” sans être sûr d’avoir tout compris. Ils flottaient dans une sorte de Nirvana avec cette impression que rien ne pouvait



les atteindre. Ils frôtaient leur visage l'un contre l'autre avec une douce obstination comme s'ils voulaient ne rien perdre de la réalité amoureuse de cet instant. Comme elle se sentait forte dans les bras de son compagnon. A travers eux, pensait-elle, la vérité vibrait jusque dans la nuit sans étoiles du dôme.

“incandescence, plénitude, extatique... aujourd'hui, je tapais des mots tout en mangeant et alors Lucien 8098 m'a demandé ce que je faisais et j'ai tout effacé en vitesse, nous avons rougis tous les deux, c'est là que j'ai réalisé que tu étais mon secret”

La septième nuit

Elodie se leva et ouvrit la porte de sa chambre pour traverser le salon et alors la lumière s'alluma, au beau milieu de la nuit, ça, ce n'était pas normal. Dans un premier temps, elle recula d'un pas, puis elle rassembla son courage, songea que Marc l'attendait peut-être déjà. C'était une histoire entre eux et le dôme désormais et on allait bien voir ce que l'on allait voir.

Alors elle se mit à courir avec rage et elle cria aussi, comme si elle voulait se prouver à elle-même qu'elle n'avait pas peur, dans une nuit mate et sans échos et tout au long d'un parcours qu'elle pouvait faire les yeux fermés. Marc s'inquiéta de la voir fondre ainsi sur lui comme une forcenée, il se tenait devant sa porte, il voulut lui demander si chez elle aussi la lumière s'était allumée mais il n'en eut pas le temps. Elle le prit par la main, lui dit: “viens” et ils dévalèrent les pentes jusqu'à la fontaine où elle l'entraîna dans l'eau. Il ne lui demanda pas ce qu'elle faisait, il était déterminé à la suivre. Elle attrapa un poisson et le jeta aussi loin qu'elle pu. Il fit: “whoua!!!”

“Attends, on va bien s'amuser” et alors, comme la première fois, une voiture équipée d'un bras articulé arriva et remit le poisson dans l'eau. A peine avait-elle procédé qu'Elodie s'empara à nouveau de l'animal artificiel et le jeta encore plus loin et la voiture fit un tour sur elle-même comme un chien excité à qui on lance son bâton.

Marc éclata de rire.

“Fais comme moi!” ordonna-t-elle et Marc s'exécuta, il attrapa tant bien que mal un premier poisson, poussa un cri de midinette, jeta sa prise hors de l'eau. Alors, ils se mirent à attrapper tous les poissons qu'ils pouvaient, c'était pas difficile, ils faisaient toujours les mêmes mouvements et à les balancer à travers la place et très vite un ballet de véhicules s'improvisa sous leurs yeux. L'excitation monta de plusieurs crans, l'obstination imbécile avec laquelle les appareils au bord de la crise de nerf pouvaient remettre encore et toujours dans l'eau les poissons que les terriens s'épuisaient à leur relancer aussitôt était pathétique et drôle. Ils se moquaient de leur absence de jugement, mais peut-être était-ce le dôme qui se jouait d'eux en réalité.

Bientôt ils furent trempés et leurs vêtements collèrent sur leur peau. Marc se précipita pour serrer Elodie dans ses bras et alors son pénis n'eut plus rien ni de flasque ni de terrien. Ils se retrouvèrent sans trop savoir comment, dans le point de restauration, à la même place que la veille. Ils ne se souvenaient pas s'être déshabillés non plus et pourtant, Marc embrassait jusqu'à plus soif les seins mouillés d'Elodie. Il lui disait qu'elle était belle, il lui parlait la bouche pleine de ses seins. Elle l'appela: “mon amour” une expression inusitée depuis des siècles. Il s'écria “Lydia” Ils croyaient s'aimer pour la première fois mais leur corps se souvenait pour eux des gestes et des sensations et donnaient à leur étreinte des allures de joyeuses retrouvailles. Ils s'embrassaient à des endroits interdits par la décence. Ils avaient une activité sexuelle en dehors des périodes prévues, dans un endroit

inapproprié avec une personne que le dôme n'avait pas choisie pour eux. Ils s'aimaient avec leur langue, alors donc cet organe avait une utilité et tout leur corps retrouvait ses fonctions premières. Ils se regardaient aussi, en toute impudeur et avec le plaisir de l'exhibition. Elle se tenait allongée sur une table où d'ordinaire des terriens mangeaient! et lui était debout, entre ses jambes. Il caressait l'intérieur de ses cuisses. Ils s'écoutaient aussi, le feulement des paumes de ses mains sur le velour de son épiderme et les profonds soupirs. Ils se demandaient s'ils n'étaient pas les derniers humains à subir les effets du désir et de la passion, leur ravissement venait aussi du fait que, normalement, ils n'auraient rien du connaître de tout ça et de la liberté qu'ils s'octroyaient. Une fois encore, leur amour faisait de cet endroit un paradis.

"Tu crois que je peux?" (la pénétrer) "on pourrait en mourir"

"Tant mieux" dit-elle, c'était presque la réponse qu'il attendait.

Comme souvent, lorsque les corps se réunissent, les esprits se séparent, emportés par une volupté qui se déploie au ralenti. Ils s'effondraient dans cet instant si merveilleux qu'il devenait impossible à partager, trop de surprises, trop de peurs, trop de plaisir et trop d'émotions accaparaient leurs esprits pour qu'ils puissent y rajouter ne serait-ce qu'un échange de regard. Ils s'aimaient et la gangue que le dôme agglutinait autour de leur personne pour les asservir vola en éclat. Ils retrouvaient leur vraie nature, un brin frénétique, ils s'aimaient sans retenue et l'extase se refusait à eux, ils s'en foutaient de l'extase. Ils donnaient de grands coups de reins emportés par un élan vital trop longtemps contraint. Ils pensaient pouvoir se souvenir de cet instant tant qu'ils vivraient, un souvenir commun, un de plus, le plus merveilleux de tous et qui les unirait l'un à l'autre quoiqu'il adviendrait désormais, comme des noces sauvages, approuvées par cette nature qui n'existait plus que dans leurs pulsions. .

Non seulement ils se sont aimés mais en plus, ils se sont endormis, là, dans le point de restauration. Comme si cela ne suffisait pas, ils ont rêvé l'un de l'autre et leur amour a infiltré et enrichit ce monde de la nuit dont Elodie craignait qu'il ne s'éteigne.

Et ils se sont réveillés, au moment où les lumières s'allumaient. Les terriens sortaient de leur appartement. La nudité d'Elodie et de Marc, stupéfiants Eve et Adam, dernier couple de l'histoire ou premier comment savoir, les effrayait bien sur; La plupart détourna le regard et fit demi tour, préférant faire semblant de n'avoir rien vu. D'autres cependant, un sur vingt ou sur cinquante, restaient tétanisés et ne pouvaient quitter des yeux ce spectacle. Une femme nue tout de même, faisait toujours son effet. Alors Elodie se mit à danser pour eux et à leur tourner autour et puis, elle en prit un par les épaules.

"Regarde-moi" lui dit-elle, il était rouge puis violet, il tirait une langue affreuse selon un processus qu'elle connaissait déjà et enfin son visage s'éclaira et alors il lui sourit. Les autres parmi ceux étaient restés, enduraient une souffrance extrême pour des terriens et attendaient leur tour. Elle s'approchait d'eux en faisant des pirouettes et elle les "réveillait", l'opération semblait de plus en plus rapide. Elle constata du coin de l'oeil que Marc agissait de même de son côté. Son coeur se gonfla d'un orgueil et d'une espérance inouïe. Elle se croyait capable d'en réveiller des millions. Elle souhaitait qu'ils dansent avec elle, mais, déjà le premier reprenait sa marche résignée, la tête dans les épaules.

"Mais qu'est-ce que tu fais?" demanda-t-elle;

"Aujourd'hui, j'ai le choix entre trois parfums, fraise, myrtille ou figue, je vais prendre figue" et le deuxième: "je dois apprendre aux enfants les chiffres de 1 à 15" et un autre: "il faut que je vérifie le système de ventilation du niveau 98, quelqu'un doit le faire tu sais"

Alors, elle se retourna, chercha Marc du regard pour retrouver du courage et elle le trouva allongé, inerte, une vision de cauchemar. Elle n'eut guère le temps de s'alarmer, déjà une raideur paralysait son cou puis, elle s'effondra à son tour.

Elle se réveilla dans son lit, portant son pyjama, l'homme qui lui servait de mari à ses côtés. Les lumières venaient de s'allumer, ils se dirent bonjour et se tournèrent le dos, comme des terriens bien élevés.

Tout était à nouveau en ordre.

Un jour cependant, March 7037 se trouvait devant un sorbet goût pastèque qui avait une forme de mamelon et au lieu d'utiliser sa petite cuillère, il donna un grand coup de langue dessus.

"Qu'est-ce que tu fais?" demandèrent ses voisins de table effarés. Marc rougit et s'excusa.

La huitième nuit.

Elodie traînait son cafard, cela faisait plusieurs nuits déjà qu'elle se relevait. Elle avait rêvé qu'elle plantait une lance dans le poitrail de l'homme à la tête de taureau dans un geste qui tenait tout autant du triomphe que du désastre. Elle rodait autour de l'appartement 516, niveau 73 mais elle n'osait pas rentrer pour aller le réveiller, elle redoutait qu'il ne la reconnaisse pas. Alors, elle descendit vers leur place en empruntant les plans inclinés en courbes douces. Elle alla s'asseoir au bord de leur fontaine, là où ils s'étaient aimés. Ils avaient eu sept nuits, une seule aurait suffi. Il lui restait ses souvenirs, un trésor dans ce monde sans mémoire. Elle souffrait de son absence désormais parce qu'elle avait goûté son aimable compagnie jadis. Une joie tenace persistait sous sa peine, cette joie dont elle pensait qu'elle était à l'origine du monde et qu'elle aurait tant aimé transmettre à Elodie 5055 et à tous les autres terriens. Elle entendait encore son rire, elle caressait d'une main ce qu'il restait de ses seins en songeant à tout l'amour qu'ils avaient reçu. Son autre bras, elle le laissa négligemment tremper dans l'eau.

Le jour suivant, elle vérifiait, en compagnie de quatre autres terriens, un circuit hydraulique quelconque. Elle ouvrit une trappe qui offrait un regard sur un jeu de tuyaux et de durites tous bien en place. Là, elle releva la manche de son polo, elle avait gardé dessous, drôle d'idée, son pyjama mouillé. Elle pressa tant qu'elle put le tissu encore humide, elle réussit à en extirper quelques gouttes qui s'étalèrent au sol, puis, elle prit son air le plus affolé.

"Venez voir, il y a un problème ici, il y a eu une fuite" ses acolytes lui jetèrent des regards incrédules. Comme elle l'espérait, le plus proche d'elle s'avança et constata, abasourdi, la présence d'une minuscule flaque. Il faillit tomber à la renverse et les autres avec lui.

Elodie reprit de plus belle: "il y a un problème, que faut-il faire, qui faut-il prévenir. Il y a eu une fuite dans le dôme"

Alors d'autres terriens approchèrent, pour tenter de les calmer et étouffer aussitôt tout risque de trouble, à la place de quoi ils se mettaient à paniquer à leur tour. Les terriens pouvaient accepter quelques comportements déviants mais que le dôme montre une défaillance et tout leur univers s'écroulait. Les cinq petites gouttes d'Elodie devenaient, comme dans son rêve, une mare, un ruisseau, un torrent qui dévalait les escalators, dans la cervelle des terriens au fur et à mesure qu'ils apprenaient la nouvelle. Elle le savait que des inspirations pouvaient surgir du monde de la nuit avec assez de force pour modifier le réel. Comme elle l'espérait, la rumeur se propageait à une vitesse exponentielle, 1000 puis 2000 puis 10000 voyants passèrent ainsi du vert au rouge. Puis ils commencèrent à paniquer sans raison, juste

gagner par l'affolement général. Cent mille puis un millions, ils étaient debouts en même temps, si proches les uns des autres, tout se passait si bien depuis si longtemps. Ce calme entretenu avec patience volait en éclat. Les terriens, persuadés de vivre dans un monde parfait, ne supportaient plus la moindre mauvaise surprise. Tout le travail du dôme se retournait contre lui, par la faute d'une femme rêveuse et entêtée. 10 millions, même ceux qui se croyaient en vacances, captant de mauvaises vibrations, se mettaient à se rouler par terre et à pleurer. Certains qui se baignaient, buvaient la tasse, d'autres, en équilibre sur une banquise de pacotille, se ramassaient le cul sur la glace. 100 millions puis un milliard, ils couraient dans tous les sens, mais où peut-on fuir dans un monde hermétiquement clos, ils allaient finir par se faire mal. Un milliard puis deux puis cinq, tout le dôme résonnait d'un râle ignoble. Cinq milliard, puis dix et puis treize milliard moins deux personnes. En dehors d'Elodie, un certain Marc 7037 ne paniquait pas. Il servait des milk-shake et des beignets dans un point de restauration quelconque lorsque l'événement se produisit. "apocalyptique, merveilleuse, sabbatique, épouvantable, allégorique, prophétique, épileptique" et tout un tas d'autres mots dont la signification lui échappait, mais qui pourtant semblaient convenir à la situation, jaillirent dans sa cervelle. Il ne doutait pas qu'Elodie était à l'origine de ce joyeux désordre, il affichait un large et indécent sourire. Aucune machine ne peut mesurer la profondeur de nos sentiments, il aimait cette femme et il n'y avait rien là que le dôme pouvait faire contre.

Face à ce chaos, le dôme, d'ordinaire si patient, n'eut d'autre choix que d'éteindre les lumières et de plonger tout son monde dans un profond sommeil. Son excellence technologique lui permettait cela.

Elodie et Marc se réveillèrent côte à côte, dans un endroit inconnu et froid, sans écrans, allongés sur un sol dur. Ils se découvrirent l'un l'autre comme une heureuse surprise. "Elodie?!" dit Marc, juste pour le plaisir de prononcer son nom. Ils portaient des vêtements épais et bizarre. Ils entendirent un drôle de bruit pneumatique et un pan de mur s'ouvrit. Aussitôt, l'air se chargea d'une odeur d'oeuf pourri, encore qu'ils n'avaient jamais senti d'oeuf pourri. Une lumière, pourtant assez douce, les aveugla dans un premier temps, puis leurs yeux s'adaptèrent et alors ils découvrirent que le dôme venait de s'ouvrir sur un paysage faiblement vallonné, parsemé d'une végétation sèche et de quelques arbres d'un aspect triste, presque accablé mais qui vivaient cependant comme en attestait leur feuillage épars. De grands oiseaux noirs tournoyaient au dessus d'eux et poussaient des cris dissonants et laids mais, ils n'avaient jamais entendus de bruits dissonants ou laids. Néanmoins, ils jugèrent ces aspects hostiles plutôt encourageants. Ils se tenaient par la main et firent une centaine de mètres dans cet environnement. Le mur se referma derrière eux, ils eurent aucun regret, sauf Elodie 5054 pour Elodie 5055. Ils se retournèrent et virent alors le dôme de l'extérieur dont les sommets se perdaient dans des brumes soufrées. Un gros lézard plein d'épines et de griffes et qui peut-être leur servirait de dîner, se tenait au sommet d'un rocher et les regardait de travers. Etaient-ils dehors vraiment ou s'agissait-il d'une nouvelle entourloupe. Le dôme ne faisait jamais le moindre mal aux terriens mais aux termes de nombreux calculs et équations peut-être avait-il conclu que le sacrifice de deux était nécessaire à la tranquillité de tous les autres. Les terriens ne possédaient plus aucune défense immunitaire, lâchés dans une vraie nature, leur espérance de survie était très exactement égale à zéro. Alors ils finiraient par

avoir leur réponse assez vite. Mourir pour connaître la vérité c'était un vrai destin d'héroïne pour Elodie et puis, elle avait avec elle son compagnon alors tout était merveilleux.

Le dôme retrouva sa tranquillité. Mais alors savoir qui, avec quel instrument et avec quelle énergie, quelqu'un, qui se souvenait sans doute avoir vu des pétroglyphes un jour quelque part, grava sur un mur du dôme deux petites silhouettes naïves qui représentaient Elodie et Marc en train de danser. Le dôme était sourd et aveugle, la plupart des terriens refusaient de les voir, quelqu'un cependant, s'arrangeaient pour les visiter aussi souvent que possible.

C'est comme ça que tout a commencé...